



# 442ÈME RUE

Fanzine à géométrie variable et parution aléatoirement régulière.

N° 88



**442ème RUE**  
**64 Bd Georges Clémenceau**  
**89100 SENS**  
**FRANCE**

☎ (33) 3 86 64 61 28  
leo442rue@orange.fr  
<http://www.la442rue.com>

Merci et salut :

Les LEZARDS MENAGERS  
K-PUN (one more broken leg)  
PRESIDENT DOPPELGANGER  
Johan ASHERTON  
SABRINE (Pogozone)  
ZERIC (punk boss)  
JULIE & les RAMONEURS DE MENHIRS  
Seb COUTOUX & le KANIVO CHAOS FESTIVAL  
REM & the COURBARIANS  
GUTTERCAT & the MILKMEN  
ARCA (Musicasens)  
La KONSTROY WINNER TEAM  
DEVILISH PIRANHAS  
DIES IRAE  
PYHC  
SPERMICIDE  
The MOCHINES  
ANDRE (I Hate People)  
SEVERINE & TAGADA JONES  
Maïté GROSJEAN (Le Silex)  
TOMA & LIPSTICK VIBRATORS  
PAY (Suicide Mental)  
P'TIT LUC  
PHILIPPE & XAVIER (Gibert Musique)  
Tsuyoshi KAWASOE (Ulysses)  
Jean-Luc MANET (Les Inrocks)  
Jean-William THOURY (Juke-Box Magazine)  
Nicolas UNGEMUTH (Rock & Folk)  
GRADINATA NORD  
Sal CANZONIERI  
David DUEZ (Rockenscope) & le CHAT QUI FUME  
Joey SKIDMORE  
RAF (Do It Yourself)  
BETTY & VINCENT (Mass Prod)  
EWA & CHUPACABRAS  
PAT (Karamaikos)

and last but not least :

Vlad "The Impaler" DRACULA (he would know why)

**Dimanche 28 novembre 2010 - 17:58:23 (Dallas time)**

## **P.Paul FENECH : The worst of PPF666 (2CD, I Hate People Records)**

P.Paul Fenech est décidément un cas à part dans le monde du rock'n'roll. Celui qui, il y a plus de 30 ans maintenant, apparaissait comme une teigne et une petite frappe aux débuts des Meteors, comme un petit branleur anglais plus apte au combat de rue et à la pose assassine (on se souvient de cette photo de jeunesse où il se pointait un cran d'arrêt sur la carotide) qu'au plan de carrière, est devenu, au fil du temps, un véritable stakhanoviste. Bien sûr, les Meteors existent toujours aujourd'hui (même si Fenech n'est plus que le dernier survivant du trio originel), et sont toujours aussi actifs (un nouvel album est annoncé en cette fin d'année), mais, parallèlement à son groupe fétiche, l'un des gangs fondateurs du psychobilly (lui-même prétend que seuls les Meteors en font, du psychobilly, ce qui est peut-être un poil mégalo, mais bon, c'est le personnage qui veut ça), il a aussi enregistré sous d'autres noms, Raw Deal, plus purement rockabilly, ou Surfin Dead, plus... surf, évidemment. Et puis, depuis 1992, le lascar a même décidé de sortir des disques sous son propre nom. Je préfère ne pas me lancer dans le décompte des morceaux enregistrés par Fenech tout au long de ces différentes incarnations, ça donnerait le vertige. Bref, près de 20 après la sortie de son premier effort solo, il semble que, suite à sa récente signature chez le tout nouveau label I Hate People, il était temps de faire un petit bilan des 8 albums estampillés P.Paul Fenech, ce qui nous donne ce double CD, soit 31 titres extraits de ces précédents opus... et 2 tirés du prochain album, à paraître concomitamment au Meteors sus-mentionné. Autant dire qu'on n'est pas grugés sur la marchandise. La chose est copieuse. D'autant qu'elle est accompagnée d'un livret dans lequel Fenech se livre à quelques confidences, où l'on apprend que c'est lui et lui seul qui a choisi les 33 titres, qui sont donc ses préférés. Il y explique aussi comment et pourquoi telle ou telle chanson se retrouve allouée à tel ou tel projet, comment il travaille en studio (il n'enregistre, au moins depuis ses disques solo, que dans l'un des 2 studios lui appartenant, l'un en Angleterre, l'autre en Allemagne, et il joue souvent, toujours sur ses albums en solitaire, de tous les instruments). C'est donc à un survol de l'oeuvre de P.Paul Fenech qu'il se livre. On notera d'ailleurs que, s'il n'est pas avare de ses disques, il ne l'est pas non plus de ses compositions (comme il le dit lui-même, il est toujours en train de penser à une nouvelle chanson, même quand il fait autre chose), puisque sur les 33 proposées ici, 29 lui sont dues. Les 4 reprises au programme sont le "Peter Gunn" d'Henri Mancini, le "Pipeline" des Chantays, le "Jezabelle" de Frankie Laine, et le "One eyed jacks" de Johnny Burnette. A l'écoute des albums, comme de cette compilation, si l'on reconnaît aisément le phrasé si caractéristique du sieur Fenech, malsain et psychotique à souhait, si l'on reconnaît aussi un jeu de guitare incisif et tranchant, on notera, bien évidemment, des différences notables avec ses autres projets, et notamment les Meteors. On est ici dans un trip plus généralement rock'n'roll, plus "mainstream" si l'on peut employer ce terme concernant le gonze, avec même parfois quelques trucs plus aventureux, comme l'espagnolade "Agarrando la guitarra del diablo". En tout cas, isolé de la violence inhérente aux Meteors, on constate que Fenech sait aussi être un mélodiste hors pair, avec quelques refrains salement accrocheurs ("Long time no see" par exemple), et des riffs de guitares fluides et limpides. Finalement, ce travail en solitaire est un excellent moyen de cerner à peu près complètement le parcours artistique d'un mec certes atypique mais néanmoins bourré d'un talent rare, celui de mettre en forme ses propres délires créatifs, et de nous les faire partager... ou pas, qu'est-ce qu'on en a à foutre, se plaît-il aussi à répéter à l'envi.

### **La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll**

Retrouvez la "442ème Rue" tous les mardis, de 18h30 à 21h, sur le 94.5 de Triage FM. C'est à Migennes (Yonne) que ça se passe. Vous pouvez aussi écouter l'émission sur Internet via le site : <http://www.triagefm.fr>  
Ne manquez pas également, de 21h à minuit, le "Best of 442ème Rue". Stay tuned.



## **DEVILISH PIRANHAS : Pass the fuckin' bottle motherfucker (CD demo - <http://garagepunk.ning.com/profile/DevilishPiranhas>)**

On ne les enchaîne pas si facilement Wild Cat Lou et Clint Lhazar. Les Dirteez se retrouvent en semi-repos presque forcé (pour cause de paternité derrière les fûts, ce sont des choses qui arrivent) ? Qu'à cela ne tienne, il leur suffit de débaucher une paire d'amis traînant, comme eux, leurs bottines du côté des clubs enfumés (une image depuis la loi Evin) de la Canebière pour aussitôt monter un nouveau projet. Devilish Piranhas qu'il s'appelle ce nouveau gang, et, comme on peut s'en douter, il a les crocs. D'ailleurs, à peine ensemble, ou presque, voilà nos 4 crapules qui nous sortent déjà une première démo, histoire de bien marquer leur territoire, et de prévenir le monde que c'est pas trop le moment de venir patauger dans les eaux qu'ils fréquentent, pourrait y avoir du sang. La différence entre les Dirteez et ces Devilish Piranhas ? Pas transcendante, sinon que les Piranhas seraient peut-être un poil plus crypto-garage que les Dirteez. Mais ne vous attendez pas à une révolution. Lou et Clint sont tombés dans un Vésuve rock'n'roll quand ils étaient petits, ils n'en sont jamais sortis depuis, ce n'est donc pas aujourd'hui que ça va changer. La seule déviance notable c'est que les Devilish Piranhas ont décidé de se passer de basse pour mieux associer 2 guitares incandescentes (dont une toute en fuzz décapante et vrombissante) dans leurs délires lysergiques de rock'n'roll primaire et primal, comme les Cramps des débuts (en moins rockab peut-être) ou comme les Gorics (en moins groovy dirons-nous). Tout ça étant porté au rubicond étincelant de la folie furieuse (sur scène ça joue sans camisole et c'est pour le moins débridé), ou du sang largement répandu par quelques coups de quenottes assassines. Les Devilish Piranhas vont vous récuser les nonosses sans coup férir, ne restera pas un lambeau de votre misérable épiderme après écoute de ces 6 titres abrasifs, incisifs, et éruptifs. N'essayez même pas de résister, vous risquez de souffrir pour rien, laissez-vous plutôt croquer à belles dents, vous en redemanderez.



## **WATERLILLIES : Smoke on the Waterlillies (CD, Opera Music - [www.opera-music.fr](http://www.opera-music.fr))**

Vous je ne sais pas, mais moi, ce genre de jeu de mot vaseux comme "Smoke on the Waterlillies", ça me fait toujours marrer, du coup, quand je reçois un disque avec un titre pareil, j'ai tendance à l'écouter d'une oreille un poil plus favorable. Du moins, ça, c'est valable pour les groupes que je ne connais pas déjà. Et ces Waterlillies, je n'en avais encore jamais entendu parler avant réception de la dite galette. Viennent du sud de la France, plutôt un bon point ça, tant les sudistes nous ont envoyé, depuis plus de 30 ans, de sacrés skuds rock'n'roll, revendiquent un héritage sixties-garage, a priori c'est pas non plus pour me déplaire, et, si j'en crois leur bio, bosseraient plus ou moins en parallèle avec un certain Julien Doré, aïe ! là ça se gâte, je ne sais foutre pas ce que fait le gugusse musicalement, mais je crois savoir que c'est un truc vaguement variétasse, beurk ! Bon, je ne vais pas me laisser abattre pour si peu, et j'enquille le bout de plastique dans mon lecteur, on jugera sur pièce. Première impression, c'est quand même pas du pur garage, et les influences sixties on les cherche pas mal. En gros, si vous vous attendiez à trouver en ces Waterlillies les nouveaux Fuzztones ou les Lords Of Altamont français, c'est mort. Ceci dit, le disque n'est pas désagréable à écouter pour autant. Ça tape un peu tous azimuts, avec des trucs plutôt énergiques et enlevés ("You're strong", "Young gay"), un peu de power-pop ("Stella", "Drunky drogy Jenkins"), quelques réminiscences électro-acoustiques ("Murder on a Range Rover"), mais aussi de la pop-psyché back to 67 ("The most beautiful kiss of the world"). Bref ça fait un peu juke-box sur les bords, mais c'est pas forcément un handicap, tout le monde n'est pas obligé de faire un album entier avec uniquement 2 accords (même si, pour moi, c'est plutôt une preuve de génie, mais bon, on ne va pas parler des Ramones dans une chronique consacrée aux Waterlillies, hein ?). Donc, oui, bon album, bien que ce ne soit pas le disque du siècle, donc, oui, ça vous titille la trompe d'eustache et on aime ça, donc, oui, le truc sait se tenir en société. Faut juste faire gaffe aux références, un garageux qui tomberait là-dessus pourrait se trouver fort désappointé.

## FORMATS COURTS

### **NOTHING MORE : Vinyle idylle (EP, Chanmax Records - [www.chanmaxrecords.com](http://www.chanmaxrecords.com))**

Presque 20 ans de pop-punk dans les ratiches les vétérans de Nothing More, et toujours la même envie de tout bouffer, ça rassure quant à nos vieux jours à nous (parce qu'à 80 ans on manifesterait encore contre la vingt-cinquième réforme des retraites qui nous obligerait à bosser jusqu'à 118 ans au rythme où ça va). Nouvel EP donc, et pas moins de 6 titres sur un format 7", bel effort de concision et de précision. Inutile de dire que le groupe ne finisse pas en route (ça n'a jamais été leur genre de toute façon), mais qu'il envoie juste le bois comme il se doit, sans se poser de questions (à part peut-être celle de savoir s'ils vont réussir leur reprise du "Offshore" des Marshes... c'est bon les gars, pas de souci de ce côté-là).

### **BUDDAH : Buddah (EP, Chanmax Records)**

Buddah nous arrive de Nancy, et, loin de prôner la non-violence comme son nom pourrait nous le faire accroire, le groupe s'attaque direct aux roublonnades du système libéral et capitaliste qui nous pourrit la vie depuis quelques décennies maintenant (le premier titre de ce EP s'appelle d'ailleurs "Le grand capital"). Le punk-core de Buddah n'a rien d'une douce utopie, mais tout d'une émeute urbaine qui, même si elle tarde à venir, n'en sera que plus explosive le jour où on se décidera enfin à pendre tous ces enfoirés qui nous pressurent le citron pour ne nous laisser que les pépins. Lilou, la riot girl de chanteuse du groupe, n'en finit pas de s'érailler la voix à force de chants d'insurrection ("L'empire du vide", "Vois notre rêve"), pendant que ses petits camarades de combat nous tartinent du riff éclair et de l'accord incendiaire. Bref, ça charcle sévère chez les lamas.

### **ONE AGAIN : Le bon maître nous le pardonne (EP, Chanmax Records)**

Une guitare, une basse, une boîte à rythme, certes ça nous rappelle bien des choses, et One Again ne renie pas une certaine filiation ludwigienne, d'autant que la bière fait aussi partie de leurs sources d'inspiration, autant que des textes, en français, qui, pour chiadés qu'ils soient ("Le germe isolé"), n'en dénoncent pas moins, avec ironie cynique et acerbe, quelques-unes des dérives sociétales dont on nous dit qu'elles ne sont que les menus dommages collatéraux d'une idéologie qui ne voudrait que notre bien. Ben voyons ! En prime, un saxo en baguenaude sur "Ma fenêtre", qui nous virevolte agréablement autour des oreilles.

### **TEENAGE RENEGADE/BILLY GAZ STATION (Split EP, Chanmax Records)**

Avant leur tournée automnale commune fin 2009, et leur projet discographique sous le nom de Sleech (voir chronique du mini album dans le n° 87), les 2 duos Teenage Renegade et Billy Gaz Station se sont fendus de ce split EP où chaque groupe nous propose 2 inédits, ce qui, évidemment, renforce l'intérêt pour la dite galette. Du côté de Teenage Renegade (soit Monsieur et Madame Nasty, à la ville comme à la scène) c'est le même high-school pop-punk qu'on avait pu découvrir sur le premier album du groupe qui nous est proposé. Un truc primesautier à la manière d'une troupe de cheerleaders destroy, sur fond de boîte à rythme énévée. Chez Billy Gaz Station (Billy The Kill et Mat Gaz), on lorgne plus vers la fin des 70's et le début des 80's avec un gros rock'n'roll qui tache et qui en fout partout sur les baskets. Pas moyen de manger proprement avec ces accords qui vous glissent des pattes dès que vous faites mine de les attraper. L'habileté du groupe à les apprivoiser n'en est que plus diabolique.

### **LIPSTICK VIBRATORS : Lipstick Vibrators (EP autoproduit)**

Premier "vrai" disque (après une démo) pour les parisiens de Lipstick Vibrators. Groupe biberonné au garage-punk bon teint, il se fend, sur un superbe picture-disc, de 4 titres nerveux, à vous filer la chair de poule dès la première écoute, notamment l'orgasmique et jouissif "Jessica" (avec clip à l'appui) qui, si le monde était bien fait, devrait devenir un hit interplanétaire. On retrouve ici Skalp (ex Spermicide), Cox (Maximum Kouette, Defenestrors, La Fraction) ou encore Toma (le tourneur Rocking Dogs), des gens qui connaissent leur petit garage-punk illustré sur le bout du



médiateur et qui en rendent donc toute l'expressive énergie en moins de temps qu'il ne vous en faut pour apprendre à prononcer leur nom. On n'est pas là pour rigoler nom d'un vibro !

### **SUICIDE MENTAL : Démo 2010 (CD démo)**

Du côté des Vosges les groupes tournent plus vite que les tables chez Madame Irma. On n'ose à peine prendre le temps d'aller pisser ou se chercher une bière au frigo de peur de rater quelque chose. Aujourd'hui c'est donc au tour de ce Suicide Mental de se présenter à vos suffrages, avec une première démo mise en boîte quelques mois à peine après la formation du groupe. Ou plutôt la reformation, puisque le gang existait déjà il y a quelques années de cela. Entre temps, 2 de ses membres, Squa et Franky, avaient formé No Milk avec Batbat, aujourd'hui dans Diego Pallavas. Le Suicide Mental dont on cause maintenant voit l'arrivée, à la basse, de Pay, ex Blockheads et Tura Satana Fight Club, le précédent titulaire de la 4 cordes étant passé à la seconde guitare. Ca va ? Vous avez tout bien suivi ? Parce qu'il y aura interro écrite à la fin. Le fait que Suicide Mental ne soit pas un "nouveau" groupe explique la diligence avec laquelle tout ce petit monde s'est retrouvé en studio, et, surtout, le savoir-faire dont il fait preuve sur 4 titres d'un punk-rock speedé à l'EPO et boosté à l'anabolisant. Un punk-rock qui a gagné en amplitude hardcore high energy avec cette deuxième guitare à forte valeur ajoutée, et une basse tenue pas un gusse qui vient du grind-core après être passé par un speed-rock'n'roll velu. De tout ça il reste forcément un petit quelque chose dans des morceaux qui n'amuse guère le terrain, l'occupant façon division de blindés en maraude. Du côté des textes on ne peut pas dire que ça respire la joie de vivre ("Détresse", "De bonne mort", "Suicide mental"), mais l'époque n'est guère frivole non plus. Alors...

### **THE BLACK STOUT : Voices of generation (CD demo)**

Premier EP d'un tout nouveau groupe, the Black Stout, mariné dans un tonneau de punk-rock tendance street-punk, "à la californienne" serait-on tenté de préciser tant l'influence prégnante d'un groupe comme Rancid dégage d'entêtantes effluves (d'ailleurs, pour qu'il n'y ait aucune ambiguïté, ils n'hésitent pas à reprendre le "Roots radicals" de la bande à Tim Armstrong, d'autant plus évident que ce titre est lui-même daté de la première époque de Rancid). Y a aussi de la côte est dans le bazar avec quelques sonorités bostoniennes "à la Dropkick Murphys" dans cette propension à trousser des refrains fédérateurs, du genre à chanter en chœur au pub les soirs de liesse, ou les jours de paye. Bon, présenté comme ça on pourrait penser qu'il n'y a guère d'originalité dans cette Black Stout, et c'est sûr que le groupe n'est pas là pour révolutionner un genre qui n'a certes pas attendu après une bande de petits frenchies pour s'épanouir, aussi volontaires et dévoués soient-ils, mais quand même, ne passons pas non plus sous silence les petits plus qui font, parfois, les subtiles différences, à commencer par le chant féminin qui, s'il n'est pas forcément le plus punk qui se puisse entendre (n'est pas Brody Dalle qui veut) n'en émet pas moins d'engageants relents d'énergie et de conviction. Bref, la demoiselle est loin de démeriter face à un challenge pas facile à relever. Pour résumer, une démo plus que sympathique qui augure bien d'un premier album à venir prochainement. C'est juste dommage qu'il n'y ait quasiment aucun renseignement avec ce disque (même pas les titres des morceaux, un minimum syndical pourtant), mais ça c'est surtout pour chipoter.

# TORTURE MENTALE PHYSIQUE PSYCHOSE PHYSIQUE NEVROSE PHYSIQUE OSMOSE

## ZINE IN THE MAIL

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Même présentation que le zine papier, mais avec la couleur en plus. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers !

### GRANIT 665/GOUDRON (Split CD, Chanmax Records)

Si vous souhaitez vous écouter un petit truc léger et gentillet pour vous remonter le moral suite au départ de votre copine/la mort de votre poisson rouge/le suicide de votre rhododendron/la réception de votre feuille d'impôts/la vision de Sarkozy au 20h de TF1/votre récente embauche chez McDo (rayez les mentions inutiles... à moins qu'il ne vous soit arrivé tout ça d'un coup, auquel cas, effectivement, je conçois que vous ayez le moral dans les chaussettes, voire plus bas encore), je vous déconseillerais l'audition de ce disque, pas franchement adapté aux dépressifs de tous poils. Entre la grisaille de la pochette, l'inspiration minérale des noms de ces 2 groupes du grand Ouest, et le côté plombé et poisseux qui émane de leur musique, on ne peut pas dire qu'on respire la joie de vivre là-dedans. Ce qui, au demeurant, n'empêche pas ce disque d'être foutrement bon, et largement écoutable par le commun des mortels, même s'il a une fâcheuse tendance à coller aux semelles et à vous apesantir l'atmosphère de ses relents de bitume surchauffé. Granit 665 est le nouveau groupe de Lionel Fahy (ex Portobello Bones) et l'on sent bien que le polisson est toujours un adepte forcené des rythmiques lourdes et menaçantes, et des mélodies vénéneuses et pesantes. Le groupe pratique un stoner tendance doomesque que même les adeptes les plus hardcore des invocations démoniaques pourraient trouver un tantinet extrême, c'est dire. Et pourtant, ces titres, pour dantesques qu'ils soient, n'en révèlent pas moins d'indicibles qualités païennes, proches d'une nature sauvage et primordiale. Comme si Merlin, fils du Diable comme chacun sait, avait découvert les vertus de l'électricité et du rock'n'roll dans les caves humides de Camelot ou sur les landes désolées d'une Cornouaille chamannique. Chez Goudron, l'air est un chouia plus respirable grâce à un métal, certes à haute densité, mais aux rythmes plus enlevés, plus dégagés autour du casque de chantier, plus "accessibles" à une oreille déjà largement imprégnée d'acier trempé et d'alliages ferrugineux instables. Du coup, c'est presque une embellie qui paraît quand résonnent les premiers accords de "Sweet lunacy", pourtant pas vraiment une sucrerie poppysante, comme quoi, tout est relatif en ce bas monde.

### GRANIT 665 : The fine art of poisoning (CD, Chanmax Records)

A peine remis de la découverte de Granit 665 via le split avec Goudron mentionné ci-dessus, nos vendéens sortent presque dans la foulée leur premier album. Et comme je mets des mois à pondre chaque numéro de cet agglomérat de feuilles de papier que j'appelle pompeusement un fanzine, ben les 2 disques se retrouvent chroniqués dans le même opus. N'y voyez pas là une obsession de ma part, ni même un copinage éhonté, je ne connais pas ces jeunes gens personnellement, et je n'ai pas mis un traître rouble dans la production de leurs disques, je n'ai donc aucune raison particulière de leur cirer le carrelage de manière aussi voyante. A part, bien sûr, le fait que j'aime bien ce qu'ils font, et que, donc, j'en parle. Normal. Bon, côté musique n'espérez pas voir Granit 665 alléger son propos avec ce premier album, les 10 titres du bazar sont de la même trempe que les 3 du split. C'est du lourd, de l'obsédant, du puisé à quelques milliers de kilomètres sous terre, pas loin du noyau interne de notre petite boule bleue, donc c'est plutôt incandescent, proche de la fusion même une fois remonté à la surface, et ce n'est pas à manipuler sans précautions. Du côté des membres de Granit 665 pas d'inquiétudes, tous ont une certaine expérience en la matière. Leurs exactions musicales passées dans des groupes divers et variés (mais tous souvent adeptes d'un rock bien bruitiste) les rendent les plus à même de triturer et de malaxer tout ça sans problème. Si accident il doit y avoir, ça ne viendra pas d'eux. Mais peut-être plutôt de toi, auditeur distrait qui, pensant avoir à faire à un banal disque de rock lambda, pourrait bien te repentir de laisser cette galette sans surveillance. Une éruption volcanique mal contrôlée, un petit séisme mal canalisé, un léger tsunami mal maîtrisé, et tu pourrais bien te retrouver avec quelques plaintes du voisinage pour tapage diurne, même un jour de 14 juillet (on n'entend plus un mammouth ou un bison quand Granit 665 est dans la place). Pour le reste y a bien aussi quelques relents de magie noire (ce n'est pas pour rien qu'ils affichent un corbeau sur la pochette, et celui-là ne semble pas encore cloué à une porte de grange), un léger parfum de Neurosis dans cette façon de faire dans le tempo lent, hypnotique, visqueux et menaçant, et de subtiles émanations cadavériques dans le texte ("The fine art of poisoning", "Forced to die alone", "Cradle of misery"), ça ne change rien à l'affaire, Granit 665 ça reste une sorte de post-métal-core doomesque qui peut vous retuyauter le système auditif pour pas cher, et sans creuser plus que ça le trou de la Sécu. On dit merci qui ?

### LAST BARONS : Elephantiasis (CD, CorrectoMundo ! Records)

Elephantiasis (n.m) : Maladie parasitaire caractérisée par l'augmentation de volume d'un membre.

Et tout le monde se souvient du film "Elephant man" de David Lynch qui racontait l'histoire (véridique) de l'anglais Joseph Merrick qui, au 19ème siècle, devint, bien malgré lui, l'une des curiosités du Londres scientifique de l'époque.

C'est donc un peu de tout ça qui sous-tend le premier album des normands de Last Barons. "Elephantiasis" probablement parce que le groupe joue une musique lourde, imposante, ample et enveloppante, une sorte de stoner mâtiné des accords plombés développés par les fidèles les plus sombres et les plus pesants d'une scène grunge en devenir mais qui n'était pas, loin s'en faut, qu'acidité punk et grincements rock'n'roll. Mais le stoner de Last Barons n'est pas que ça, du stoner puissant et écrasant, il s'aventure aussi parfois vers des contrées plus exotiques, comme les accents jazzy d'"Ethanol blues" par exemple. Ce qui n'empêche pas non plus le groupe de nous balancer un urgent et presque rock'n'rollien "Guru's rules" pour mieux brouiller les cartes et continuellement redéfinir les règles d'un jeu qu'ils veulent délibérément confus et aléatoire, comme pour mieux nous perdre dans notre tentative de vouloir les suivre sur des chemins trop vite balisés et trop rectilignes pour leurs envies d'errements sonores et de baguenaudages erratiques. Et c'est finalement dans des volutes électriques oppressantes que l'on se perd en vaines tentatives de définition d'un groupe hors-norme.

### GRADINATA NORD : Valtellina boyz (CD, Bacio Records/Lorenzo Monti Recordings)

Ce groupe est une énigme du darwinisme pur et dur à lui tout seul. Déjà 10 ans d'existence et ce "Valtellina boyz" n'est que leur premier album (un split était paru en 2002, partagé avec Rebelde, autre groupe italien). Faut dire que la formation, durant cette décennie, a connu quelques changements de personnel conséquents, et pas des moindres puisque seule subsiste, de la formation originelle, la section rythmique. Le chanteur et les 2 guitaristes actuels ne sont pas ceux qui officiaient au début, ce qui, normalement, aurait dû valoir au gang une mort aussi subite qu'inéluctable puisque, en général, les bassiste et batteur ne sont pas spécialement les musiciens les plus exposés médiatiquement et scéniquement dans ce genre de système évolutif. Pas chez Gradinata Nord donc, même si le groupe a quand même bien failli splitté il y a une paire d'années. Si les 9 titres de cet album ont bien été mis en boîte entre 2008 et 2010, ils n'en ont pas moins été composés en 2002 et 2003, à une époque où Gradinata Nord se revendiquait d'une mouvance street-punk et oi ! alors qu'aujourd'hui le groupe aligne plutôt de méchants riffs hard-glam ou heavy-power-rock'n'roll, avec quand même une touche punk-rock salement énermée, ce qui, apparemment, ne gêne en rien l'efficacité de ce disque. Du coup, on y trouve d'évidentes références à des mammifères tels que Judas Priest, Texas Terri ou les Ramones pour n'en citer que quelques-unes. Un patchwork musical essentiellement dû au fait que, si les 5 membres actuels ont évidemment eux-mêmes enregistré cet album, ils ont aussi invité une pleine charette d'amis proches (une petite quinzaine au total), dont, je vous le donne en mille, les 3 membres originaux ayant quitté le navire au fil des années. Ca pétarade de soli de guitares dans tous les coins (forcément, avec 4 gratteux dans les murs, fallait bien que tout le monde s'exprime), et, surtout, ça envoie des choeurs hooligans (réminiscences de leurs années oi !) en rafale puisque tous les autres invités, à l'exception d'un pianiste, trop discret à mon goût, dommage, sont des chanteurs dans l'âme et dans la lurette, dont une jeune demoiselle, Andrea Valentini, qui s'égratigne les tripes pour donner le meilleur d'elle-même dans cet exercice délicat du chant sleazy et raunchy. Bref, si le groupe n'était pas encore connu de nos services de ce côté-ci des Alpilles, ça devrait changer rapidement avec la sortie de ce disque qui nous annonce une nouvelle conquête de la Gaule par les légions impériales. C'était bien la peine de s'être gallo-romanisés voilà 2000 ans pour entendre à nouveau le bruit des caligae (ouais, enfin, des paraboos, c'est pareil) dans nos vertes et riantes contrées.



### **Joey SKIDMORE : Legend of the shoe man (DVD, JSB)**

Après 25 ans passés à tenter de convertir le monde (enfin, surtout les USA et la France) aux bienfaits de son rock'n'roll profondément ancré dans les basiques américains du genre, notre vieil ami Joey Skidmore vient de réaliser son premier film, un moyen métrage de 30 minutes, "Legend of the shoe man", qui enquête sur un personnage qui hante la région du Lac Ozark, dans les montagnes du même nom, en plein coeur du Missouri. Ce coin, s'il est fort prisé des touristes venus des états limitrophes, est aussi un endroit fort reculé qui abrite son lot de hillbillies et de rednecks (John Boorman aurait pu y tourner "Deliverance"), et donc de légendes. Autour du Lac Ozark il est 2 curiosités locales, un chêne noir sur le tronc duquel les gens, pour quelque obscure raison, accrochent tasses et mugs en tous genres, et une clôture, perdue au milieu de nulle part, sur laquelle sont accrochées des centaines et des centaines de chaussures. Sauf que là, il semble que personne ne les y accroche de son plein gré, mais qu'il s'agisse de l'oeuvre du mystérieux Shoe Man, accusé de faire disparaître promeneurs et résidents, non sans leur avoir, au préalable, subtilisé une chaussure. Le nombre de disparitions non résolues, environ 1500 depuis des décennies, coïncidant peu ou prou avec le nombre de chaussures exposées, il n'en fallait pas plus pour que Joey, grand amateur d'histoires macabres, primo n'en fasse une chanson, "Legend of the shoe man", parue en 1994 sur son album "Joey Skidmore" sur le label français Dixiefrog, et, secundo, n'en tire donc ce film. Un film bâti comme une succession de témoignages de locaux. L'occasion pour Joey de broser quelques portraits hauts en couleurs de ce que l'Amérique profonde peut receler de barjots et de dérangés du bulbe, de la voyante extra-lucide à l'homme des bois en passant par le plombier en colère, le Révérend Monty Python et ses serpents domestiques, le shériff borgne, le chasseur de primes, le tenancier de bar ou encore les 2 cousines lesbiennes Betty Jo et Betty Lou, sans même parler de Shorty, propre petit-fils du Shoe Man. Au fil des images on reconnaît quelques figures familières de la scène rock'n'roll locale, des musiciens de Joey, comme son guitariste Mike Costelow, ou son ancien bassiste Spunky, en passant par Jazzbo, homme-orchestre jazzy, ou encore une paire de stars du crû, Supe, des Ozark Mountain Daredevils (leur nom veut tout dire), et Jim Dandy, le chanteur de Black Oak Arkansas (un groupe qui s'était inspiré, pour son patronyme, de ce fameux chêne mentionné plus haut), 2 groupes qui connurent leur heure de gloire dans les 70's dans un style plutôt burné on va dire. Certes, le vieux Shoe Man est censé être mort depuis des années maintenant, néanmoins, les disparitions n'ont pas cessé pour autant, de nouvelles chaussures sont toujours accrochées sur la clôture, et les autochtones prétendent que son esprit rôde toujours, en ayant fait, au passage, une sorte de Big Foot armé d'une hache, mesurant 4 mètres de haut, se mouvant comme un chat, et chargeant comme un rhinocéros. Quelque part entre "Souviens-toi l'été dernier" et "Massacre à la tronçonneuse", sans oublier les films de Rob Zombie ou le style faux documentaire à la "Projet Blair Witch", "Legend of the Shoe Man", s'il a les défauts d'un premier film fait avec les moyens du bord, n'en offre pas moins une photographie très réaliste de ces coins les plus reculés d'une Amérique encore profondément enracinée dans le mythe des pionniers, avec son lot de croyances plus ou moins paranormales. En cela, finalement, le film est un formidable témoignage d'une culture violemment populaire, voire même un rien plouc sur les bords. A noter enfin, comme il se doit, une bande-son fort opportune dans laquelle Joey a calé quelques-unes de ses chansons, sans omettre un titre de Black Oak Arkansas, ou les clins d'oeil aux Champs ou à Junior Brown. Si vous êtes chanceux, peut-être pourrez-vous visionner ce film dans quelque festival de par chez nous puisque Joey va tenter de concourir dans certains d'entre eux. Souhaitons-lui bonne chance. Même s'il a déjà programmé le tournage de son second projet, mais ceci est une autre histoire... dont je vous reparlerai le moment venu, et pour cause... chut !!!

---

### **Philippe PUICOUYOUL : La brune et moi (DVD, Le Chat Qui Fume - [www.lechatquifume.com](http://www.lechatquifume.com))**

Film culte, "La brune et moi", tourné en 1978 et sorti en 1980, n'avait jamais été réexploité ni en salle ni en vidéo depuis 30 ans. Aussi la surprise est-elle totale de le voir réédité aujourd'hui en DVD. Présenté comme le premier film punk français il est, effectivement, le témoignage précieux d'une scène musicale en plein chamboulement. On est en effet à la fin du mouvement punk et au début de ce qu'on appellera la new wave, et ces 2 genres sont ici représentés à parts presque égales. Le moyen métrage (50 mn), s'il est construit comme

une fiction mettant en scène une jeune punkette, Anouschka, en recherche de célébrité et qui, pour ce faire, use de ses charmes sur un employé de banque (joué par un Pierre Clémenti à contre-emploi) afin qu'il lui trouve les moyens, humains et financiers, pour y parvenir, s'avère surtout être une longue suite de vidéo clips destinés à nous faire connaître quelques-uns des acteurs de cette scène punk new wave en pleine ébullition. C'est ainsi que, au fil des images, on verra et entendra quelques valeurs déjà sûres (Taxi Girl, Marquis De Sade, Privés, Go-Go Pigalle, Dogs, et autres Lou's, qui apparaissent ici sous le nom de The Questions), quelques jeunes pousses dont on réentendra parler dans les années à venir (Edith Nylon, Ici Paris), et d'illustres inconnus de nos services qui n'auront probablement chanté qu'un seul été (The Party, Astroflash, Artefact). Les scènes où apparaissent les groupes étant filmées comme autant de clips et traitées comme telles, et insérées dans l'histoire générale d'Anouschka. Au hasard des rencontres la mignonnette punkette croisera aussi la route d'une paire de figures mythiques de la punkitude parisienne de l'époque, Rikki Darling et Pierre-Jean Cayatte, guitariste et bassiste d'Asphalt Jungle, tout ce petit monde gravitant entre la Fontaine des Innocents, Saint-Germain des Prés (et le Club 100) et un Centre Pompidou fraîchement construit. Filmé en 16mm, "La brune et moi" est un bel exemple de cinéma-vérité (seul Clémenti était un acteur professionnel), souvent shooté caméra à l'épaule, et développant la même énergie que les groupes qu'il présente. De tous les acteurs de ce projet beaucoup disparaîtront corps et bien, à commencer par Anouschka et Rikki Darling dont personne ne peut dire aujourd'hui s'ils sont morts ou vivants, ou Pierre-Jean Cayatte qui se suicidera quelques semaines après la fin du tournage. Des groupes présents, à l'exception notable des Dogs qui perdureront jusqu'en 2002, quand Dominique Laboubée mourra au cours de sa première tournée américaine, tous les autres disparaîtront eux aussi en quelques années, même si certaines individualités sortiront du lot par la suite comme Daniel Darc, le chanteur de Taxi Girl, ou Philippe Pascal, le chanteur de Marquis De Sade qui continuera au sein de Marc Seberg. Les Lou's deviendront les Rois Fainéants, sans qu'aucun des 2 groupes ne connaisse réellement le succès, et Ici Paris continuera tant bien que mal jusque dans la seconde moitié des 80's, l'actrice Anicée Alvina remplaçant la chanteuse Marie Al Kha Raz (qu'on voit et entend dans le film), avant de se reformer il y a une paire d'années avec cette fois-ci la fille d'Anicée Alvina (décédée en 2006), le chant, hélas ! se dégradant au fil des changements de vocalistes, le groupe ayant définitivement perdu sa flamme rock'n'roll lors de cette reformation. Au rayon des bonus, fort conséquents, on a droit à 5 interviews, la plus instructive étant, évidemment, celle de Philippe Puicouyoul, le réalisateur, qui, avec force détails et anecdotes, raconte la genèse de son projet, lui qui appartenait justement à cette scène à l'époque n'a eu aucun mal à le mener à bien, artistiquement s'entend, parce que financièrement il en allait tout autrement. Autre interview intéressante, même si l'on connaît déjà par coeur ses propos dès lors qu'on s'intéresse un tant soit peu au personnage, celle de Patrick Eudeline, qui, s'il n'apparaît pas dans le film, n'en a pas moins été un des piliers incontournables de la scène proto-punk parisienne, c'est-à-dire celle apparue juste avant celle qu'on voit dans le film, n'oublions pas qu'il fut le chanteur d'Asphalt Jungle, et qu'il peut donc être considéré comme le parrain spirituel de cette bobine. L'interview d'Olivier Assayas remet en perspective son propre travail (notamment son film "Désordre" qui pourrait être considéré comme une suite putative de "La brune et moi") par rapport à ses goûts musicaux et graphiques de l'époque. Quand aux interviews de Hervé (Shere Khan), guitariste d'Ici Paris, et de Léone Jaffin, la productrice du film, elles ne nous apprennent finalement pas grand-chose. Shere Khan semblant n'avoir que de parcellaires souvenirs de cette aventure, et Léone Jaffin se contentant de confirmer quelques-uns des propos de Puicouyoul quant aux conditions spartiates dans lesquelles tout ce petit monde a travaillé durant le tournage, ses considérations sur le punk sonnait particulièrement faux dans le cadre petit bourgeois ambiant et avec le vocabulaire alambiqué utilisé pour en parler. Mais tout ça n'est pas très grave au demeurant. Reste surtout la découverte, quasiment pour tout le monde (le film n'a pas fait 600 entrées lors de sa seule semaine d'exploitation, et ce ne sont pas ses rares projections en festivals qui aura considérablement augmenté son public), de la bande-son d'une génération. A rapprocher de l'édition récente d'un coffret de 3 DVD de l'INA consacré à "Chorus", l'émission qu'Antoine De Caunes animait entre 1978 et 1980, soit à la même période et qui, au milieu des groupes anglo-saxons, s'intéressait aussi à ces groupes punk new wave français, le seul groupe commun aux 2 projets étant justement les Dogs, probablement les plus intéressants de tous, et qu'on revoit toujours avec émotion.

## COMPILATIONS

### LIMOGES PUNX 2 (CD, Beaub FM/Do It Yourself/Undersounds)

Finally, en cherchant bien, une compilation a toujours un fil conducteur qui traîne et qui pendouille, comme pour mieux nous interpeler le regard, ou, en l'occurrence, l'oreille. "Limoges Punx 2", pas trop besoin d'explication avec un titre aussi évident. Si ? Limoges, parce que les 12 groupes répertoriés ici sont tous originaires de la capitale de la porcelaine, un mariage détonnant que celui de la fragilité de la dite terre, cuite avec amour, et de la démesure sonore et orgiaque de tous ces éternés électriques, qui n'en défendent pas moins avec autant d'amour une musique... punk, plus dans l'esprit qu'en en suivant la lettre d'ailleurs. Sûr que les décibels générés par tous ces jeunes gens, ça doit pas forcément faire bon ménage avec la bimbelerie locale, doit y avoir des dommages collatéraux, mais, en pays limougeaud, on ne fait pas de concert sans casser quelques assiettes, condition sine qua non pour imposer sa vision de la culture locale. Et 2 parce que, je vous le donne en mille, y avait déjà eu un premier volume de ces aventures keuponnes. 12 groupes, donc, disais-je, avec 2 titres chacun en guise de carte de visite. En ouverture, des ceusses qu'on pourrait quasiment faire passer pour les parrains locaux, j'ai nommé Bee Dee Kay & the Roller Coaster et leur mixture garage-rock'n'roll sur fond de jungle beat sauvageon et débridé. Un extrait du dernier album en date, et un titre plus rare, "Intoxicated", déjà paru sur une paire d'autres compilations (chez Larsen et Soundflat), c'est plié en 2 temps 3 mouvements et ça assure le steak de gnou comme au bivouac. Et un Tarzan qui passe, un ! Parmi les autres protagonistes, quelques figures connues, comme Myciaa et leur electro hardcore qui ne fait pas de quartier, ou Poison Fang dont le punk en roue libre est déjà librement accessible un peu partout sur la toile, cherchez bien, vous devriez vous dénicher ça sans problème. Autre frimousse connue, même si son nouveau groupe ne l'était pas, lui, de nos services, Mary, ex chanteuse des Beachbreakers, avec des Full Mary's qui fusionnent de belle manière punk et garage sur fond de béton graffité et de flaques d'huile de vidange. Le reste, c'est du punk bon teint, Sideburns Sweat, Nuit Rouge, Morning Fix, ou Germain Buisine Est Un Con (au passage, ceux-là récoltent le prix du meilleur nom de la compil), du garage jouissif, Dirty Dicks (sans basse, mais avec orgue, ça change), du hardcore teigneux, Limoges Bastard Club, ou Lords Kicked Down (à titre posthume et qui ne sont pas sans rappeler Tagada Jones), et même du... bizarre, avec Personal Charly O, ou Charly Oleg remis au goût du jour avec supplément de gâteries décadentes de type Sttella ou Ludwig Von 88, soit 2 chanteurs et un clavier capables de faire poutzer "Michel Polnareff" avec "Eddie Van Halen", fallait oser les mecs...

### MOST PEOPLE ARE DEAD Volume one (CD, I Hate People Records - [www.ihatepeople-records.com](http://www.ihatepeople-records.com))

Ici, l'effort compilatoire sert à nous présenter le catalogue de ce tout nouveau label allemand, I Hate People, créé par un ancien de chez I Used To Fuck People Like You In Prison. Andre, puisque c'est son nom, reprend d'ailleurs la même recette à base principalement de punk-rock et de psychobilly. On a donc droit aux 26 premières signatures du label, avec, en grosse majorité, des extraits d'albums pas encore sortis, d'où l'intérêt de la chose. Au rayon des valeurs sûres la compil ouvre avec un vétéran des guerres psychobilly, d'ailleurs débauché du catalogue People Like You, mister P.Paul Fenech himself, en exercice solitaire. L'une des toutes premières références de I Hate People est d'ailleurs une double compilation du sieur Fenech en solo (voir ailleurs dans ces pages), les prochaines semaines devant voir paraître le nouvel album du bonhomme ("Fire down below" est une avant-première de ce disque), ainsi que le nouvel album des Meteors, la totale donc, on ne s'en plaindra pas. Pour poursuivre dans cette veine psycho-neo rockab, signalons la présence des gallois de Graveyard Johnnys, des allemands de Wyldfyre (emmenés par Lutz Vegas, également chanteur des V8 Wankers), des vétérans Surf Rats et Coffin Nails, du super groupe Jim Jeffries Whip Crackin Daddies (avec d'anciens Caravans, Demented Are Go, Nigel Lewis Band), ou encore des Cryptkeeper 5. Rayon punk I Hate People n'est pas mal loti non plus avec Mr Irish Bastard (ou comment importer les Pogues au pays de la choucroute), des américains à la pelle comme les Triggers, Angel City Outcasts, Have Nots, Born To Lose, Longway, Bad Co. Project, Dead Town Revival ou Crashed Out, sans compter quelques jeunes pousses qui n'attendent que leur heure, comme Flatfoot 56, les Knockouts, les Tower Blocks (des allemands plus Punks Not Dead que de raison) ou Serum 114. Enfin, troisième grande tendance chez I Hate People, et non des moindres pour ce qui concerne la "442ème Rue", le heavy power rock'n'roll, avec, notamment, 3 groupes qu'on connaît bien par chez nous pour les avoir vu passer par le catalogue maison, à savoir les teutons de V8 Wankers, les

suédois de Chuck Norris Experiment, et la californienne Texas Terri Bomb ! Bordel, avouez que ça a de la gueule non ? Y en a d'autres de ces argousins qui vous poussent les potars à fond et qui vous déplacent les fondations, comme les norvégiens Carburetors ou les australiens Casanovas. Godammit ! On attend toutes ces futures pépites avec une impatience à peine voilée. Ah ! Au fait, je ne vous ai pas encore parlé du 26ème groupe, tout simplement parce qu'il n'entre pas dans les catégories listées ci-dessus. En effet, les Phenomenauts, puisque c'est d'eux dont il s'agit, se veulent les enfants putatifs de quelques visionnaires intergalactiques, genre Devo, Revillos, B 52's ou Epoxies. Voilà qui devrait nous réconcilier avec tout ce que la galaxie compte de kryptonien, vénusien, martien, et autres centauriens. A noter que, côté visuel, I Hate People ne fait pas non plus les choses à moitié puisque les disques du label sortent prioritairement en vinyl, chaque référence bénéficiant souvent de 2 couleurs de plastique différentes. Avis aux collectionneurs acharnés, vous allez vous ruiner.

### The CRAMPS' JUKEBOX (2CD, Chrome Dreams - [www.chromedreams.co.uk](http://www.chromedreams.co.uk))

Avant de devenir un groupe, les Cramps, et surtout le couple Lux Interior et Poison Ivy, étaient d'inlassables collectionneurs de disques. Ils traversaient les USA de long en large, fouillant les étals des marchés aux puces, des brocantes, des boutiques les plus obscures, à la recherche de leur dose de vinyl comme des junkies en manque. Il se dit, par exemple, que le couple possédait la quasi intégralité des singles rockabilly produits par le label Sun. Conséquemment, quand les Cramps devinrent un groupe, ils ne se privèrent pas d'étaler à longueur d'albums leur culture vinylique, soit en pompant allègrement rythmes ou riffs pour les faire leurs, soit en reprenant quelques titres comme calibrés pour eux. Cette boulimique collectionnisme, si elle a fait les belles heures du groupe, a aussi fait les choux gras de compilateurs pointus et avisés. On connaît notamment les séries "Born bad" et "Songs the Cramps taught us" qui ressuscitaient justement tous ces originaux repris ou digérés par les Cramps. Il y eut aussi la vraie-fausse émission de radio "Purple Knif Show" en 1984, animée par Lux lui-même, dans laquelle il nous faisait déjà (re)découvrir 2 bonnes douzaines de ses pépites personnelles exhumées de ses rayonnages. Alors, me direz-vous, pourquoi cette nouvelle compil sur le même principe ? Certes, les 30 titres proposés ici sont, pour la plupart, déjà largement disponibles ailleurs et n'apportent peut-être pas grand-chose de plus à la légende crampsienne. Mais quoi, il est toujours fort agréable de se goinfrer des Shades, Paul Peek, Jack Scott, Flamingoes, Riptides, Ray Harris, Don Covay, Ronnie Dawson (le grand déclencheur de la mythique crampsienne), Johnny Kidd, Crescents, Fleetwoods, Enchanters, Ersel Hickey, Roland Janes, Jimmy Lloyd, Portuguese Joe, Joe Clay, Gene Maltis ou autres Glenn Glen, que des titres datant de la fin des 50's, désormais dans le domaine public, d'où la facilité à les inclure ici. Il est aussi plutôt émouvant de voir ce disque orné de 2 des dernières photos de Lux sur scène, teint en blond, et outrageusement tartiné de fond de teint blanc qui le faisait encore un peu plus ressembler à une goule ou un vampire, ce que tout un chacun croyait qu'il était jusqu'à ce qu'on apprenne que, oui, lui aussi était mortel, comme tout le monde. Certes, pour ces 2 raisons cette compil ne peut pas nuire au crédit des Cramps (même si Ivy ne l'a pas autorisée). Mais, surtout, l'intérêt principal réside peut-être dans le second disque de ce package, un CD qui nous propose de retrouver, pendant plus de 70 minutes, Lux et Ivy en interview nous racontant leur passion pour les groupes vocaux, nous expliquant quand, comment et pourquoi la collectionnisme leur est venue, théorisant sur le côté sombre et cryptique du rock'n'roll, glosant sur l'attitude punk (réelle ou supposée), ou encore dissertant sur le public à qui les Cramps s'adressaient essentiellement. Des extraits d'interviews (captées entre 1990 et 2004) riches d'enseignement, et qui nous rapprochent encore un peu plus d'un des groupes les plus attachants de ces 40 dernières années. On a tous grandi avec un disque des Cramps sur sa platine, comme eux avaient grandi avec ces milliers de disques qui, toujours selon la légende, les avaient plus d'une fois forcés à étayer les planchers de leurs divers logements. La boucle, un fois de plus, est donc, provisoirement, bouclée. Ne boudons pas notre plaisir de voir que les Cramps, s'ils sont morts avec Lux, physiquement s'entend, sont loin de l'être spirituellement.





**KISS : Kiss + Hotter than Hell (2CD, Universal)**

Dans une collection bon marché (2 CD dans une pochette cartonnée ouvrante, sans livret) Universal réédite quelques albums essentiels de l'histoire du rock. Kiss fait partie de cette sélection, notamment avec ses 2 premiers albums, tous 2 parus en 1974 (un autre packaging regroupe les 5ème et 6ème, "Destroyer" et "Rock and roll over", parus eux en 76). 2 albums séminaux pour un groupe qui va créer, d'entrée de jeu, à la fois un buzz énorme, et un scandale qui, lui, fera vite un flop retentissant face au succès phénoménal de Kiss lors de ces premières exactions. Le buzz se fera autour du concept initialisé par Paul Stanley, Gene Simmons, Ace Frehley et Peter Criss, celui d'apparaître, à la ville comme à la scène, maquillés. L'enfant des étoiles (Stanley), le démon (Simmons, sa langue démesurée et sa propension à cracher du sang artificiel sur scène feront beaucoup pour la renommée du groupe), l'homme de l'espace (Frehley) et l'homme-chat (Criss) font entrer Kiss à la fois dans l'univers musical, mais aussi dans celui des comics, ce qu'il finiront d'ailleurs par faire pour de "vrai" si l'on peut dire dans les années 90 quand Todd McFarlane (le créateur de Spawn) en fera les héros de "Kiss psycho circus". Par contrat, il leur était interdit d'apparaître en public à visage découvert (ça doit être pratique pour aller acheter le journal). Les Residents reprendront ce concept à leur compte fort peu de temps après, et les membres de Kiss ne laisseront tomber leur maquillage qu'en 1983 à l'occasion de la sortie de l'album "Lick it up". Ils l'ont retrouvé en 1996 pour une reformation fort lucrative. Le scandale tournera lui autour du nom même du groupe, ou plutôt du logo adopté dès l'origine, et qui voit les 2 S de Kiss calligraphiés de manière fort ambiguë rappelant le logo des SS de l'Allemagne nazie. Mais, dans un pays où, finalement, les mouvements d'extrême droite pullulent avec la bienveillance des autorités de certains états fort réactionnaires (le Ku Klux Klan par exemple a toujours une existence officielle et légale), cette tempête dans un verre d'eau ne fera guère plus de vagues que cela. Casablanca, le label de Kiss, préférant très nettement engranger les devises générées par les ventes de disques plutôt que de tenter de justifier un choix graphique, certes d'un goût douteux, mais pas forcément pire que l'attitude générale du business musical américain qui aura allégrement spolié les musiciens noirs de leurs droits pendant des décennies. Donc, en 1974, Kiss sort ces 2 disques qui serviront de fondation à la musique du groupe durant toutes les 70's. 2 albums de 10 titres chacun, ne durant qu'à peine plus d'une demi-heure, et proposant une solide mixture de rock'n'roll post-psychédélique, de proto-hard-rock, et de glam-rock burné, s'inscrivant dans une filiation les voyant rejoindre Alice Cooper, Black Sabbath ou Blue Oyster Cult, entre autres, au sein d'une famille peu avare en phénomènes de foire et qui finira par créer un style qui s'appellera vite arena-rock, tout simplement parce que joué par des groupes qui ne pourront plus tourner que dans des stades pour répondre à une demande de plus en plus démesurée du public. D'ailleurs, Kiss verra vite se former autour de lui un noyau de fans à la fidélité légendaire qui se regrouperont sous le nom de Kiss Army, et qui, finalement, feront au moins largement autant pour sa notoriété que le groupe lui-même. Des fans plutôt bon enfant eu égard à ce que l'on aurait pu craindre compte tenu de la réputation sulfureuse de Kiss peu de temps auparavant. Ces 2 premiers albums contiennent quelques titres qui deviendront des piliers scéniques, et qui seront parmi les plus repris au fil des années, "Strutter", "Deuce", "Black diamond", "Parasite", "Hotter than Hell". Au-delà du côté grand-guignol qu'affectionnent tant les américains, Kiss restera quand même comme l'un des groupes majeurs des 70's, même si leur intérêt ne survivra pas à la décennie, puisque dès 1979, avec l'album "Dynasty" et, surtout, le single "I was made for loving you", une infâme merde disco, mais qui, évidemment, se vendra par camions entiers, le groupe ne fera plus que s'auto-parodier et se fourvoyer dans un hard-rock lourdingue teinté de pop fadasse. Raison de plus pour savourer ces premiers efforts. N'oublions pas que, entre 1974 et 1977, soit en 4 ans seulement, Kiss a réussi à nous balancer dans les gencives rien moins que 8 albums (6 studio et 2 double live), tous plus indispensables les uns que les autres. Combien peuvent en dire autant ?



**ABONNEZ VOUS !**

Le fanzine est gratuit, mais vous pouvez vous abonner en participant aux frais d'envoi.

Le principe est simple, vous envoyez la somme que vous voulez (en chèque ou en espèces bien planquées), et vous recevez la "442ème RUE" jusqu'à épuisement de votre crédit en frais postaux.

**The ELEKTROCUTION : Trouble magnet (CD, Pyromane Records - www.pyromanerecords.com)**

Ah ben tiens ! The Elektrocution ! Ca faisait quelques années que je n'y pensais plus à ceux-là. Quasiment depuis la sortie de leur premier album, en 2005, "Open heart surgery". Depuis, ils avaient un peu disparu de mon horizon musical personnel. Je me souviens de la découverte du groupe, au cours des naissantes années 2000, par la grâce irradiante d'une poignée de concerts où les gaziers nous la jouaient sauvage et épileptique, investissant la scène avec la fulgurance d'un élanement ulcéreux, développant une stratégie de blitzkrieg soniquement fatal, défouillant du riff hautement toxique avec la morgue de jeunes branleurs prêts à tout becqueter sur leur passage. Une vraie tornade, ils dynamitaient sans pitié tout ce qui avait la prétention de vouloir jouer plus vite et plus fort qu'eux. Ah ! Ca ! On s'en est pris des baffes dans la gueule avec ces morveux. Et puis, pour moi du moins, plus rien depuis 5 ans, alors qu'ils semblent bien ne pas avoir remisé le camion ni les amplis pendant tout ce temps, continuant à bouffer du kilomètre et à aligner les concerts comme des affamés du décibel qu'ils sont toujours. Aussi, quelle ne fut pas ma surprise de recevoir cet album, leur deuxième donc, via le nouveau label Pyromane (qui nous a déjà offert le dernier Tokyo Sex Destruction en début d'année, en une preuve de bon goût). A l'écoute, une constatation s'impose, the Elektrocution ne sont plus aussi chiens fous qu'il y a un lustre de cela. Si l'album comporte toujours quelques belles et juteuses tranches d'un rock'n'roll millésimé et fort en gueule, il y a aussi quelques trucs plus posés ("Babylon by bus", "Biting the dust", voire les bluesy, dans le sens spencerien du terme, "Rise to the sun" et "La cour des miracles"). Bon, qu'on ne se méprenne pas, the Elektrocution ne font pas non plus dans la ballade putassière ni dans le slow sirupeux, ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit, par posé j'entend quelque chose au tempo un chouïa ralenti, mais pas au point d'afficher 2 de tension non plus, de l'upper-mid-tempo s'il me faut préciser le propos, quelque chose qui souligne une certaine maturité (pour paraphraser Télérama), ou peut-être, tout simplement, l'exploration de nouveaux univers sonores, de nouvelles sensations mélodiques, de nouvelles sources d'inspiration. De l'évolution du rocker en milieu ouvert quoi !



**STRYCHNINE : Tous les cris (CD, Julie Records)**

Dans le grand tourbillon des reformations en tous genres, celle du groupe bordelais Strychnine en 2004 (réellement confirmée en 2009) fut peut-être l'une des plus improbables. Ce Strychnine nouvelle formule est articulé autour du chanteur, Kick, et du batteur, Luc Maldoror, tous 2 membres fondateurs du groupe... en 1976. La première version du gang avait sévi jusqu'en 1982 laissant derrière elle 2 albums, une série de concerts explosifs (dont le dernier qui avait vu l'implosion du groupe en direct live sur scène), et, surtout, une sorte de marque de fabrique pour plusieurs générations de rockers bordelais (nombre de groupes locaux reprendrons d'ailleurs le gimmick du nom commençant par les 2 lettres ST, entre autres). Presque 30 ans plus tard que reste-t-il de l'esprit Strychnine ? Ben, à la surprise générale, tout ou presque. Parce qu'il faut bien avouer que cet album de reformation est impeccable d'énergie punk et de références rock'n'roll. C'est quasiment comme si Strychnine s'était affranchi de cette faille couvrant près de 3 décennies dans leur espace-temps personnel. On retrouve ici ce côté arty intello dans les textes de Kick (à l'époque de la "guéguerre" entre les 2 grandes villes rock de la région on avait coutume de dire que les groupes bordelais prônaient un rock'n'roll des plus sérieux tandis que les toulousains, eux, étaient nettement plus dilettantes et adeptes d'une fête ininterrompue dans leur approche de la chose musicale), travaillés à la poésie urbaine certifiée, ainsi que dans son phrasé fort éloigné des éruptions punk primaires et primitives, tandis que, musicalement, le groupe s'attache à dérouler des rythmes efficaces, à scander des accords affûtés, à poser des repères incandescents tout au long d'un disque dont l'urgence fait la nique à l'âge, qu'on pourrait pourtant considérer comme canonique (Kick et Maldoror sont largement quinquagénaires), d'un groupe sur lequel, finalement, le temps ne semble aucunement avoir eu de prise. Signalons, pour clore le disque, un morceau, "Nomades", que Kick avait écrit avec Loran Béru quand tous deux faisaient partie de Ze6, et que les Ramoneurs de Menhirs de ce même Loran ont eux-mêmes enregistré sur leur premier album. Preuve, s'il en fallait encore une, que les "vieux" punks ne sont pas encore morts, loin s'en faut, ce dont personne ne se plaindra, ni eux (évidemment), ni nous.

**Bix BEIDERBECKE : Krazy kat (2CD, Le Monde du Jazz/Le Chant du Monde)**

**Johnny HODGES : My main man (2CD, Le Monde du Jazz/Le Chant du Monde)**

**Art TATUM : Tea for two (2CD, Le Monde du Jazz/Le Chant du Monde)**

Forte d'une quarantaine de références la collection "Le Monde du Jazz" s'intéresse, avec le sérieux du journal "Le Monde", à un style musical tour à tour voué aux gémonies ou encensé par les intellectuels verbeux, selon les époques et les pays. On se souvient que, en Europe notamment, à la fin des années 50 et au début des années 60, les amateurs de jazz considéreront cette musique comme la seule réellement digne d'intérêt, surtout en comparaison du rock'n'roll naissant, tout juste bon, à leurs yeux, ou plutôt à leurs oreilles, à faire se trémousser, sur des rythmes vulgaires et triviaux, un public de prolétaires personnifié par l'archétype du blouson noir. Aujourd'hui la cohabitation est plus aimable, fort heureusement. Intéressons-nous à 3 de ces doubles CD, augmentés de livrets d'une quarantaine de pages, le tout en format long box, et qui s'intéressent à quelques-unes des personnalités les plus marquantes du genre.

A commencer par Bix Beiderbecke, ce cornettiste originaire de Davenport dans l'Iowa, qui traversera les années 20 tel un météorique surdoué qui n'osera cependant jamais s'accepter comme tel, au point de toujours se fondre, au cours de la petite dizaine d'années que durera sa carrière professionnelle, dans les orchestres des autres sans jamais prétendre à la renommée qu'il méritait incontestablement. Fils de notables Bix Beiderbecke est brimé par une éducation stricte et rigide telle que la bourgeoisie américaine de l'époque la faisait subir à sa descendance. Il apprendra donc la musique en autodidacte, d'oreille, sans jamais savoir lire une partition de sa vie. Il commencera par le piano familial, avant de se tourner vers le cornet qu'il découvrira sur les disques de King Oliver ou de Louis Armstrong. Cette débordante passion pour le cornet, et pour le jazz, prendra vite le pas sur tout le reste, au point qu'il connaîtra une adolescence plus digne des petites frappes et des délinquants juvéniles des quartiers pauvres des grandes villes que d'un gosse de riche d'une petite localité "provinciale", séchant l'école et traînant dans les bouges les plus sordides des environs, où il découvrira, en sus de la musique, l'alcool dont il fera, toute sa vie durant, une consommation pour le moins abondante. Mais, comme nous sommes en pleine prohibition, l'alcool disponible n'est pas de qualité supérieure, loin s'en faut, ce qui laissera des traces sur l'organisme déjà fragile de Bix Beiderbecke. Plus ou moins rejeté par sa famille, Beiderbecke n'aura plus, dès lors, que le jazz pour s'exprimer. Dès 1923 il se lie d'amitié avec le multi-instrumentiste Frankie Trumbauer, qu'il ne quittera quasiment plus jusqu'à sa mort. Bien que fort limité par le fait qu'il ne sache pas lire une partition, Beiderbecke, au fil des concerts et des nombreuses séances d'enregistrement, finit par se rendre indispensable dans les orchestres avec lesquels il joue, justement grâce à cette spontanéité développée par son jeu à l'oreille. Il ne se lancera jamais dans de grandes interventions empreintes de lyrisme, se "contentant" de balancer des solos courts, incisifs, énergiques, mais au velouté dû à la mélancolie qui l'habite en permanence, et à sa santé fragile et défaillante qui le fait parfois disparaître du circuit musical pendant plusieurs semaines. Cela provoquera toujours chez Bix Beiderbecke un manque d'assurance flagrant qui l'empêchera, par exemple, de constituer son propre orchestre. Il préférera mettre ses dons au service des autres. Ce qui ne l'empêchera pas de jouer avec le gratin des musiciens de l'époque, comme les frères Tommy et Jimmy Dorsey, Benny Goodman, Hoagy Carmichael, le batteur Gene Krupa, ou encore un jeune chanteur du nom de Bing Crosby. Bix Beiderbecke mourra finalement en 1931, à seulement 28 ans, usé par une consommation alcoolique effrénée. Comme souvent, c'est bien après sa mort qu'on redécouvrira le génie du bonhomme, jusques et y compris dans sa ville natale de Davenport, où sa famille avait pourtant tout fait pour cacher la carrière musicale de ce vilain petit canard qui n'avait pas voulu suivre la voie pourtant toute tracée pour lui par 2 ou 3 générations de magnats de la finance ou du pétrole. Davenport qui, depuis 1972, rend hommage à Beiderbecke, tous les ans au début du mois de mars, via un festival devenu un incontournable du circuit jazz américain. Ce double CD, en 50 titres, rend lui aussi hommage à ce cornettiste sincère et spontané, grâce à des enregistrements effectués entre 1924 et 1930, dans une flopée d'orchestres différents mais au sein desquels on retrouve quasiment les mêmes musiciens. Cet éparpillement patronymique étant dû, la plupart du temps, à des histoires de contrats qui empêchaient les uns et les autres d'enregistrer pour d'autres labels. Tout le monde avait donc trouvé ce biais d'inventer perpétuellement

de nouveaux noms d'orchestre pour ainsi sortir toujours plus de disques, pratiquement le seul moyen, à l'époque de gagner tant bien que mal sa vie. Ce qui explique aussi qu'il existe tant d'archives de cette période, les disques, et la radio naissante, restant finalement le seul moyen d'écouter de la musique puisque, hors des grandes métropoles, il était quasiment hors de question de voir tous ces orchestres sur scène.

Comme Beiderbecke, le saxophoniste Johnny Hodges préférera se mettre et rester au service d'un orchestre, en l'occurrence celui de Duke Ellington, plutôt que de voler de ses propres ailes. Les 2 hommes se rencontreront en 1928 et débiteront leur collaboration au prestigieux Cotton Club lors de la période "jungle" d'Ellington. Hodges, auparavant, avait beaucoup appris du saxophoniste Sidney Bechet, et avait également joué au sein de l'orchestre du batteur Chick Webb. A partir de 28 donc, sa carrière sera presque exclusivement liée à celle du Duke, même si, à 2 ou 3 reprises, le saxophoniste tentera bien de diriger son propre orchestre (la plupart du temps d'ailleurs constitué de musiciens d'Ellington, ou du Duke lui-même au piano), ou s'il sera parfois engagé par d'autres, notamment en studio. On peut ainsi l'entendre sur quelques enregistrements de Billie Holiday, de Lionel Hampton ou de Benny Goodman. Mais toujours il reviendra auprès d'Ellington, avec qui il traversera les différentes périodes créatrices du pianiste et chef d'orchestre. Leur collaboration ne cessera qu'en 1970, à la mort de Hodges, elle aura duré 42 ans. Au sein de l'orchestre d'Ellington, Hodges côtoiera d'autres pointures tels les saxophonistes Barney Bigard, Ben Webster ou Coleman Hawkins, ou encore le trompettiste Cootie Williams. Sans parler d'occasionnelles sessions avec ses pairs Lester Young ou Charlie Parker. Après la période "jungle" d'Ellington, et à mesure que ce dernier va s'aventurer vers un jazz de plus en plus élaboré et sophistiqué, notamment avec l'arrivée du pianiste et compositeur Billy Strayhorn, Hodges va lui aussi affiner son jeu de saxophone, le basant de plus en plus sur un blues teinté de swing, le tout avec un savoir-faire tout en retenue, sans esbroufe, mais d'une efficacité redoutable. Ses interventions, si elles ne paient pas de mine, n'en sont pas moins essentielles aux titres d'Ellington, Johnny Hodges parvenant, au sein d'une section de saxes impressionnante, à affirmer sa propre personnalité. Cette compilation de 47 titres, si elle fait évidemment la part belle aux enregistrements de et avec Ellington, se penche aussi sur quelques-unes de ses épisodiques collaborations annexes, histoire de bien cerner l'indéniable virtuosité de Johnny Hodges.

Changement radical de décor, de contexte et de concept avec le pianiste Art Tatum. A l'inverse de Beiderbecke et de Hodges, Tatum évoluait presque exclusivement en solo. Plusieurs raisons à cela. La première est due à son instrument, le piano, conçu essentiellement, dans la musique noire américaine, pour accompagner les chants gospel dans les églises, ou, à l'instar des familles blanches, pour figurer en bonne place dans l'univers familial des familles noires les plus aisées, et donc pour être appris en "solitaire". L'autre raison est propre à l'art de Tatum lui-même, une virtuosité exceptionnelle du bonhomme, soulignée par tous ceux qui l'ont vu jouer, y compris ceux chez qui Tatum est allé chercher ses influences, comme Fats Waller ou Earl Hines. Tout le monde s'accorde à dire que Tatum était une sorte d'extra-terrestre dans son domaine. Influencé par le style stride, il le dépassera rapidement pour l'enjoliver d'improvisations étirées, et, surtout, d'une vitesse d'exécution proprement incroyable (il était capable, le cas échéant, d'aligner un millier de notes à la minute). Tout le monde était si impressionné par le jeu de Tatum qu'il se trouvait peu de monde pour vouloir jouer avec lui, tous étaient paralysés par le trac à cette idée même. Alors que, les fois où il s'est retrouvé intégré à un orchestre, il a pu faire la preuve qu'il savait y tenir sa place sans aucun problème. De l'importance du mental dans l'art.. Ce jeu en solitaire se retrouve, du coup, dans la grosse majorité de ses enregistrements, pourtant assez nombreux (plus de 600 titres enregistrés en un peu plus de 20 ans). Mais, pour talentueux qu'il était au départ, Art Tatum n'est pas parvenu à une telle virtuosité complètement par hasard. C'était surtout et avant tout un bourreau de travail. Il vivait littéralement derrière son piano. Il jouait partout, tout le temps. Que ce soit chez lui, dans les clubs (où il pouvait tenir sa place jusqu'à l'aube sans sourciller), voire même après ses concerts où, une fois le public parti, il reprenait tout son répertoire pour le peaufiner encore et encore. Ce qui explique aussi la prolixité de sa discographie puisque, une fois en studio, il ne lui fallait généralement qu'une seule et unique prise pour mettre un titre en boîte. On relève ainsi une séance, en décembre 1953, où il graverait 69 titres en 2 jours, seuls trois d'entre eux nécessitant une seconde prise, sûrement un record dans le genre, mais le bonhomme n'en était plus à un près. Cette compilation de 49 titres nous donne un bon aperçu de la musique d'Art Tatum, même si les



standards de l'époque (les 78 tours ne permettaient pas de reproduire des titres de plus de 3 minutes, 3 minutes 30 maximum) ne rendent certainement pas justice à ses incroyables facultés d'improvisateur.



#### 442eme RUE LE LABEL

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)  
Punk-rock-garage - Green vinyl - 7 Euros pc
- RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)  
Iggy Pop covers - Green vinyl - 7 Euros pc
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)  
Noisabilly - Pink vinyl - 7 Euros pc
- RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)  
Class rock - Blue vinyl - 7 Euros pc
- RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)  
Lightning pop - White vinyl - 7 Euros pc
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)  
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl - 7 Euros pc
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND** (LP 16 tracks)  
16 bands covering 007 themes - Picture disc - 18 Euros pc
- RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)  
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl - 7 Euros pc
- RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the Outland (CD 12 tracks)  
Roots-rock'n'roll on stage - 15 Euros pc
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)  
60's-garage - Black vinyl - 7 Euros pc
- RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)  
24 rock'n'roll bands with guitars - 15 Euros pc
- RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP 4 tracks)  
4 bands loving the Fab Four - White vinyl - 9,5 Euros pc
- RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split EP 3 tracks)  
Power punk-rock vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles - 7 Euros pc
- RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)  
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc - 7,5 Euros pc
- RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)  
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl - 7 Euros pc
- RUE 018 = **TRIBUTE TO MOTORHEAD - ONE SONG FOR THE R.A.M.O.N.E.S.** (EP 6 tracks)  
6 covers of Motorhead's «R.A.M.O.N.E.S.» Heavy-power-rock'n'roll - Grey vinyl - 7 Euros pc
- RUE 020 = **The FROGGIES** : Leather and lace - An anthology of the Froggies (CD 24 tracks)  
Reissue 2 LP's on 1 CD. 80's french power-pop. Johan Asherton's first band - 15 Euros pc

#### 8°6 CREW : Old reggae friends (CD, Une Vie Pour Rien Vinyles ?/Mass Productions)

Longue histoire que celle de 8°6 Crew, mais assez chaotique aussi. 15 ans d'existence, mais un seul album jusque là ("Bad bad reggae" en 98), et même une demi douzaine d'années d'interruption, avant de les voir ressurgir en 2008, et de goûter enfin aujourd'hui un deuxième album qui se sera fait désirer. L'ossature du groupe est restée la même (chant-guitare-basse-batterie et le duo trombone-trompette), c'est autour que ça s'est un peu chamboulé avec, notamment, l'arrivée d'un troisième guitariste en la personne de Ludo (des Happy Kolo, groupe où officie également Charly le chanteur), et, surprise, celle de Muzo (sax de la Souris Déglinguée). Du coup, ça accumule de l'expérience dans le gang. Qui reste fidèle à une vision skin-punk du ska, du rocksteady et du reggae tels qu'on les pratiquaient vers la fin des 60's et le début des 70's quelque part entre la Jamaïque et l'Angleterre de l'époque. Les rythmes sont chaloupés et dansants, les cuivres sont omniprésents et essentiels, les textes en prise directe avec le quotidien banlieusard des membres du groupe, et le tout vous remue les tripes, vous emberlificote les genoux, vous anicroche les doigts de pied, bref vous entraîne dans quelques pas de danse skankants et syncopés. Ne vous y trompez pas, sous des dehors nonchalants et faussement débonnaires, le 8°6 Crew pratique son ska-reggae avec la vision punky de ses débuts, surtout dans ses prises de position politiques et sociétales. Danser oui, mais non sans réfléchir au monde qui nous entoure. Un retour aux affaires qui nous fait bien plaisir en tout cas.

#### COP ON FIRE/COMBAT WOMBAT (Split CD, Mass Productions/Kapotte Radio/General Strike/Maloka)

Ah que voilà un split CD pour le moins inusité. D'un côté Cop On Fire, groupe de reggae-dub belge, de l'autre Combat Wombat, groupe de hip-hop australien. Je ne m'étendrai pas sur ces derniers, le rap, conscient ou pas, me fait profondément chier, j'y peux rien, c'est comme ça. Pour ce qui est de Cop On Fire en revanche, voilà un truc qui me fait nettement plus bander. Un reggae-dub qui fait la part belle aux bidouillages sonores de toutes sortes puisque, en sus du trio de base guitare-basse-batterie, le quatrième membre du groupe est tapi derrière ses machines afin d'illustrer au mieux les textes, minimalistes mais suffisamment explicites, de ses petits camarades de jeu. Ça fait penser aux aventures reggae d'Inner Terrestrials, mais avec les samples en plus, ou, plus loin de nous, au reggae militant des Babylon Fighters. Les titres balancés par Cop On Fire ne souffrent aucune ambiguïté, on est bien là dans la prise de position radicale et combattante ("Banks, no thanks", "The language of Kalashnikov", "Corporate ass fuck", "Antifa dub"), et sûrement pas dans le ska festif ploum ploum tralala plume dans le cul. Chez Cop On Fire on réfléchit à son présent, surtout, et à son futur, un peu, et on trouve peu de raisons de se réjouir de la situation. Du coup, on le fait savoir sur des rythmiques lancinantes, lourdes et puissantes la plupart du temps, ou, si l'on s'autorise quelques pas de ska ("Ska 13"), c'est aussi pour éructer des mots aussi tranchants qu'une chanson punkoïde. Ces 6 titres sentent la poudre. Et pour parfaire votre information, ne zappez pas la partie CD Rom qui vous propose une petite trentaine de bouquins (oui vous avez bien lu, une trentaine), en format PDF, pour en savoir plus sur tout un tas de sujets, l'écologie, l'anti-capitalisme, l'anarchisme, le végétarisme, etc... Des heures de lecture en perspective.





**UNCOMMONMENFROMMARS : I hate my band (CD, UFO Prod/ Kicking Records)**

Woah ! Putain ! Faites chier les mecs ! J'ai pas encore fini de digérer "Functional dysfunctionality" moi, et vous m'en remettez une assiette pleine. C'est pas bon ça, ça va me provoquer des ballonnements, je vais mal dormir, je ne vais pas être efficace au boulot demain, et Tonton Sarko ne va pas être content de moi si je ne fais pas un effort pour redresser la France. Tout ça ce sera de votre faute ! C'est vrai quoi, c'est pas parce que vous aviez un trou dans votre tournée permanente qu'il fallait vous sentir obligé d'enregistrer un nouvel album alors que l'autre ça fait à peine un an qu'on se l'est pris dans les ratiches. Merde ! Je sais pas moi, pouviez pas partir dépenser vos millions aux Bahamas ou aux Seychelles (chez la Mère Bettencourt) ? Pouviez pas retaper votre manoir Renaissance ? Pouviez pas vous occuper des devoirs de vos mômes ? Ou jouer au train électrique ? Non, il a fallu que vous nous pondiez un nouvel album, et un bon évidemment, un qu'on n'aura toujours pas fini de décortiquer pour la Noël 2011 et qu'on va se dépêcher d'avalier vite fait (et notre ulcère à l'estomac, vous y avez pensé ?) parce que faut pas laisser refroidir, en espérant le ruminer peinar, tel le bovidé moyen, dès qu'on aura un petit moment de calme. Ce qui n'est pas gagné. Parce que j'ai pas rêvé là, vous avez fait un truc nettement plus punk que vos derniers frichtis ? C'est back to basics, c'est ça ? Avec supplément de punk à roulettes ? Et coulis de punk mélodique ? Woah ! Putain ! Ca va pas être de la tarte à faire passer sur les notes de frais, va falloir sortir les tickets resto pour pas éveiller les soupçons. On est en temps de crise je vous rappelle. On n'est pas censé baffrer aussi calorique, on est supposé se serrer la ceinture, y en a qui meurent de faim à l'autre bout du monde... Non, parce que là c'est carrément fromage ET dessert, c'est dinde aux marrons ET bûche glacée, c'est panse de brebis farcie ET pudding. C'est décidé, après, je me mets à la diète, mais là, tant pis, je peux pas résister, je lui fais un sort à votre marmite, c'est trop bon... Raaahhhh !!! Burp !!! Excusez, c'est parti tout seul !!!

**DIRTY FONZY : Underground City (CD, Dirty Witch - www.dirtywitch.net)**

S'il s'était écoulé 4 ans entre les 2 premiers albums du groupe albigeois, depuis 2008 Dirty Fonzy rattrape largement le temps "perdu" avec la sortie de ce quatrième album (et le troisième en 3 ans, sans compter le split CD avec Bad Chickens l'an dernier). Après la parenthèse acoustique de l'an dernier ("Playing folk songs") Dirty Fonzy revient aux affaires électriques, et de quelle manière. Le groupe n'a jamais eu la réputation de la jouer petit bras (et ceux qui les ont vus en concert pourront confirmer) ni de chipoter sur le niveau de décibels servi à la cantine punk, mais là ils ont carrément franchi un palier. C'est pas compliqué, ce disque pourrait largement figurer au catalogue Fat Wreck sans qu'on n'y trouve rien à redire. Dirty Fonzy ont sorti le gros son, le genre à vous scotcher au plafond sans espoir de descente tant que n'a pas retenti la dernière note, ou à vous coller une série de taloches façon Bruce Lee au sortir d'une cure de caféine en intraveineuse et de vitamine C en perfusion. Ce Dirty Fonzy cru 2010 a de sérieux relents NOFX ou Rancid dans sa manière de courir après le riff et le rythme, un peu comme si Usain Bolt se retrouvait au départ d'un marathon. Bon courage pour suivre la cadence. Restent les petits plus de Dirty Fonzy, à commencer par cette trompette qui vient illuminer de son clinquant cuivré un punk-rock pourtant méchamment électrique, ou cet humour dévastateur ("Daddy was a dirty punk", "Bored teenagers", "Song for a trader", "Mama is a crust", "Human vegetable") que les groupes français chantant en anglais ont un peu trop tendance à délaisser au profit d'un sérieux parfois beaucoup trop académique. On ne peut donc que saluer cette approche "américaine" d'un punk-rock décomplexé et tendancieux, à l'instar de leurs petits camarades de jeu, j'ai nommé Uncommonmenfrommars. Et ça tombe bien puisque les 2 groupes ont d'ores et déjà prévu de mettre l'hexagone à feu et à sang lors d'une tournée commune au printemps 2011. Rentrez vos grand-mères et vos cochons d'Inde, on ne sait jamais.

**Les PROUTERS : En 40'haine (CD, Prod Konstroy/Trauma Social)**

Un nouvel album des Prouters c'est comme une blague Carambar, c'est pas essentiel mais ça vous file quand même la banane le temps de l'écouter, ce qui, par les temps de sinistrose ambiante qui nous embrouillent le quotidien n'est déjà pas rien. Les Prouters c'est du punk type 77 qui ne se prend pas le chou, que ne se masturbe pas le cortex, qui ne vous fait pas chier avec un discours pseudo existentialiste, qui n'a pas la prétention de refaire le monde (sauf au Café du Commerce), qui n'en a rien à battre d'une chronique dans Télérama, qui aligne 2-3 accords primaires comme on se descend un mètre de bière par soir de grand vent. Ce qui ne les empêche pas de réfléchir un minimum à leur condition d'homo sapiens ballottés dans un monde trop grand pour eux... comme pour nous. Du coup, ils ont tendance à taper sur ce qui les entoure. Ils ont "Envie de buter..." leur patron ? Ils en font une chanson. Ils en ont en marre de l'abrutissement médiatique ? "Explose ta télé" nous conseillent-ils. Ils se prennent un PV ? Ils dénoncent "La flic à gros Q" (et petit QI). "Nicolas Bulot" se fait sponsoriser par Rhone Poulenc ? Cherchez l'erreur. Les Stones nous les brisent menu depuis près de 40 ans rien qu'en éternuant ? Ils dynamitent un "Cocksucker punk" de derrière les amplis. On leur dit qu'ils ne sont que des déchets, des moins que rien ? "Même pas mal" qu'ils répondent en reniflant. On leur dit qu'il faut faire quelque chose pour relever la France ? "Moins tu penses plus tu dépenses" c'est pas pour eux, faut pas déconner. Avant de conclure par un "VTFESB" ("Vat'faire enculer sale bâtard" en keupon dans le texte) sec, direct et définitif, façon Batman de caniveau. Faut pas les agacer les Prouters quand ils sont remontés comme ça. Un disque ça part vite, des fois sans prévenir. Faut pas s'étonner après ça qu'il y ait des balles perdues.

**CHUPACABRAS : Iluminacja (CD, Mystic Production - mystic.pl)**

4 ans après leur premier effort (voir chronique dans le n° 79), les polonais de Chupacabras se rappellent à notre bon souvenir avec un second album toujours en prise directe avec un punk-rock de bon aloi. Grâce à l'expérience accumulée depuis près de 20 ans par chacun de ses 5 membres dans différents projets précurseurs Chupacabras se permet d'asseoir une notoriété grandissante du côté de notre bonne vieille Europe. Faut dire qu'ils ne ménagent pas non plus leurs efforts pour y parvenir, bouffant du kilomètre comme le redneck moyen s'enquille les hamburgers. Ils ont déjà tourné à de nombreuses reprises sur le versant occidental du continent, et notamment en France, ils ne sont donc pas totalement inconnus de nos services. Et forcément, 4 ans plus tard, cet album a encore gagné en ampleur, en densité, en énergie, et en pouvoir de conviction. Les 10 titres de cet album, s'ils alignent les riffs punk-rock incandescents, se baladent aussi du côté du hardcore, voire d'un métal soigné et puissant. La production ne perd pas une miette de l'électricité déchargée telle une coulée d'acier en fusion, tout en gardant à l'esprit de ne pas enfouir la propension de Chupacabras à forger des mélodies rentre-dedans et caractérielles sous des artifices sonores trop facilement prompts à cacher une misère intellectuelle qui n'existe pas ici. Chupacabras, comme bon nombre de citoyens des anciens pays du bloc communiste n'ont pas mis longtemps à comprendre que la mondialisation et le libéralisme sauvage qu'on leur a imposés avec la force brute dont peuvent être capables des gouvernements aux agissements limite totalitaires (même s'ils s'en défendent à grands cris, évidemment) n'ont rien de la panacée dont on leur a attribué les mérites. Eux l'ont juste compris un peu plus rapidement que nous (moins de 20 ans) et commencent donc à nouveau à ruer dans les brancards. A ce titre, Chupacabras distille des textes non équivoques, crus et impatients, dénonçant tous les travers de ces sociétés déjà plus ou moins en déliquescence. Et qu'ils chantent moitié en anglais, moitié en polonais ne change rien à l'affaire, on comprend, au ton énervé et hargneux de l'entreprise, que nos 5 lascars sont en colère. S'il n'en fallait qu'une preuve, leur reprise du "Holiday in Cambodia" des Dead Kennedys devrait largement suffire.

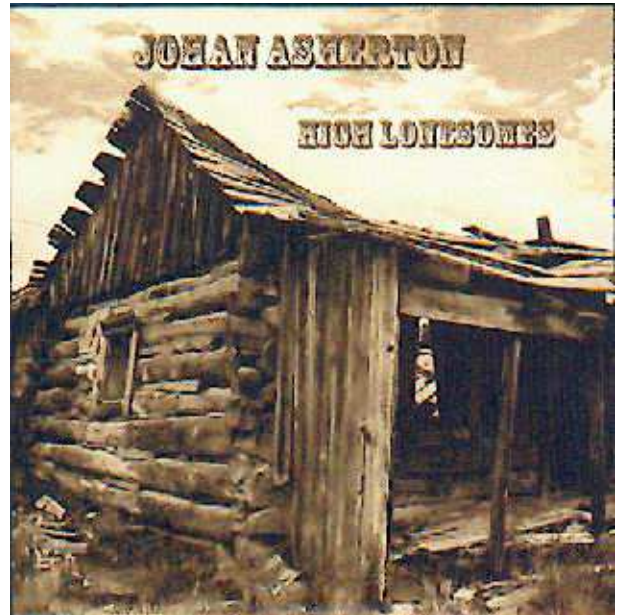
**LA VERITE EST AILLEURS !**



## Johan ASHERTON : High lonesomes (CD autoproduit)

Ca faisait un petit moment qu'il l'avait dans ses cartons cet album de reprises l'ami Johan Asherton, il a donc fini par mener à bien ce projet qui lui tenait tant à coeur, grâce, notamment, à un sérieux coup de main du multi-instrumentiste Stéphane Dambry qui l'a enregistré et produit durant l'hiver 2009/2010. Faisant suite à "Cosmic dancer", son hommage à Marc Bolan paru en 2007, cet album finit donc de nous présenter l'univers musical qui a fait de Johan Asherton le meilleur représentant français d'un folk anglo-saxon qu'il est probablement le seul, dans notre pays, à avoir porté à un tel niveau. Pour se faire une idée, le mieux est peut-être de détailler les 11 titres d'un album qui constitue une parenthèse non négligeable dans l'oeuvre sans faille de Johan. "Theme for an imaginary western" est une chanson que le bassiste anglais Jack Bruce (alors membre de Cream à l'époque) fait paraître sur son premier album solo, "Songs for a tailor", en 1969. Bruce en a écrit la musique tandis que Pete Brown signe le texte. La reprise la plus notable en sera faite la même année par Mountain (qui le jouera même à Woodstock avant la sortie officielle de l'album de Bruce), Félix Pappalardi, bassiste du groupe américain, ayant produit l'album de son homologue anglais, ceci expliquant cela. "Troubadour song" est un morceau que Johan interprète sur scène depuis de nombreuses années. David Blue l'avait enregistré en 1973, le titre apparaissant sur l'album "Nice baby and the angel", ainsi qu'en face B du single "Outlaw man". "Lady came from Baltimore" est signé Tim Hardin et apparaît sur le second album du songwriter américain en 1967 (avec son célèbre "If I were a carpenter"). Parmi les gens ayant repris ce titre on notera Joan Baez et Bob Dylan (uniquement en concert pour ce dernier), excusez du peu. Le côté country traditionnel est représenté par "Fair and tender ladies", un titre probablement aussi vieux que le folk américain des origines, dont la Carter Family, en 1932, fera l'un de ses favoris, tout comme le Kingston Trio en 1961. Townes Van Zandt est l'une des grandes influences de Johan, il ne s'en cache pas, et, là aussi, "If I needed you" figure sur sa set list depuis fort longtemps. Van Zandt l'avait enregistré en 1972 pour l'album "The late great Townes Van Zandt", ainsi que pour un 45t, mais la version la plus célèbre reste peut-être celle qu'ont enregistrée, en duo, Emmylou Harris et Don Williams en 1981. Il n'est pas présomptueux d'affirmer que Bob Dylan restera à jamais comme l'un des artistes majeurs de la seconde moitié du 20ème siècle, et il n'est pas plus incongru de dire que tout le monde, plus ou moins inconsciemment, aura subi son influence. La marque de Dylan, sur cet album, c'est "Abandoned love", un titre que le sieur Zimmerman a écrit en 1975 alors qu'il est en train d'élaborer "Desire". Finalement le morceau n'apparaîtra pas sur l'album, et ne sera exhumé qu'en 1985 sur le coffret compilation "Biograph". Preuve de l'élégance de cette chanson, les Everly Brothers ou George Harrison, entre autres, le reprendront à leur compte. Quand on parle de folk et de country à l'américaine, difficile de faire l'impasse sur Gram Parsons, étoile filante au style défiant les lois de la pesanteur musicale. Johan reprend ici "A song for you", paru en 1973 sur l'album "GP" et chanté alors en duo avec Emmylou Harris. Jackson C. Frank est l'un des grands oubliés de la scène folk des 60's. Faut dire qu'il n'a enregistré qu'un seul et unique album de toute sa vie, une vie au demeurant tragique comme du Dickens (brûlé à 11 ans dans l'incendie de son collège, puis victime de troubles psychologiques lourds, il était complètement schizophrène, et d'ennuis de santé graves, un dérèglement de la thyroïde l'ayant rendu obèse, il se fera même tirer dessus, de manière totalement fortuite, il était au mauvais endroit au mauvais moment, en pleine rue par un déséquilibré, avant de mourir dans les 90's d'un arrêt cardiaque et de pneumonie, difficile de faire pire il faut bien l'avouer). "Blues run the game" fut donc l'unique 45t extrait de l'unique album de Jackson C. Frank, paru en 1965, et pourtant produit par Simon & Garfunkel, qui reprendront d'ailleurs ce titre, tout comme Bert Jansch ou Nick Drake (encore 2 des musiciens préférés de Johan, même si l'on ne retrouve aucune de leurs oeuvres ici). "These days" est un morceau de jeunesse de Jackson Browne, qui n'avait que 16 ans en 1967 quand il l'a écrit. Ce n'est d'ailleurs pas lui qui l'enregistrera le premier, mais l'actrice-chanteuse allemande Nico, cette même année 67. Browne en donnera sa version en 1973 sur son deuxième album, "For everyman". Après une carrière à succès au sein des Byrds, Gene Clark connaîtra une seconde vie en solo. "Gypsy rider" fut enregistré en duo avec Carla Olson en 1987 sur l'album "So rebellious a lover". Enfin, puisque ce disque de reprises s'ouvre sur un thème écrit pour un western imaginaire, il ne pouvait que se conclure sur un thème semblable, mais écrit cette fois pour un vrai film, en l'occurrence la chanson "My rifle, my pony and me" interprétée en duo par Dean Martin et Ricky Nelson (et réenregistrée la même année de manière plus "officielle" par Dean Martin seul pour les besoins d'un 45t) dans la bande-son du "Rio bravo" de Howard Hawks en 1959, avec John Wayne et Angie Dickinson, l'un des meilleurs westerns de tous les temps. Ici Johan le chante en duo avec Stéphane Dambry, dans une ambiance proche de celle entendue dans le film. Du grand art. Outre Stéphane Dambry, qui joue d'un peu de tout

(banjo, mandoline, dobro, accordéon ou harmonica), ce disque est également illuminé par les interventions de la violoniste Sarah Smith, de la chanteuse Eléonore Chomant, ou encore du bassiste Laurent Pardo (qui se fend même de superbes parties de violoncelle sur une paire de titres), accompagnateur actuel d'Elliott Murphy et qu'on avait découvert voilà une vingtaine d'années au sein de Mr Moonlight. Un disque qui sent tour à tour le bois, l'humus ou la poussière, et qu'il devrait être agréable d'écouter devant la cheminée, ou autour d'un feu de camp face au soleil couchant.



## INTERNET

Avant de vous balancer les news habituelles, je voudrais juste, en préambule, dire que, désormais, je ne présenterai plus de pages Myspace dans ces colonnes, et ceci pour plusieurs raisons. Myspace est dirigé par une fiéffée ordure, Rupert Murdoch, ce qui m'a toujours pas mal gêné. Mais bon, je ne suis pas naïf non plus, je sais bien qu'Internet n'est qu'un nid de requins bouffeurs de fric, donc je m'étais accommodé de cet état de fait, Murdoch n'étant qu'un salopard parmi d'autres. Il se trouve juste que, depuis quelques jours, il m'est impossible d'ouvrir une page Myspace. En lieu et place j'ai droit à un superbe message me disant en substance que mon navigateur est obsolète (je le sais et je t'emmerde Murdoch) et qu'il me **FAUT** en télécharger un autre plus performant, icônes à la clé. Ben non Murdoch, je t'emmerde (bis repetita), c'est pas toi qui va me dire ce que je dois mettre sur mon ordi. De toute façon, je n'ai que des trucs crackés ou gratuits (justement parce que rendus obsolètes par de nouvelles versions, payantes celles-là), pas question que je me fasse griller en allant télécharger des trucs qui vont me cliquer encore un peu plus que je ne le suis déjà. Mais, surtout, avant que je n'y ai plus accès, l'une des dernières pages que j'ai voulu y consulter s'est ouverte (avec la lenteur désespérante habituelle) sur un bandeau publicitaire (là encore on ne s'en offusque même plus) vantant les mérites... de l'Eglise de Scientologie !!! Aarghhhh !!! Là, c'est la goutte de saloperie qui a fait déborder mon vase de bonne composition. Et je m'interroge, comment un groupe ayant un minimum de convictions et d'engagement peut-il prendre le risque, même à son corps défendant, de se voir acoquiner avec des annonceurs qu'il combat en temps normal ? J'imagine qu'un jour on verra fleurir sur Myspace des bandeaux pour l'UMP, le Front National, la NRA, le Ku Klux Klan, l'Opus Dei, Chasse Pêche Nature et Tradition, bref tout ce que nos braves pays occidentaux comptent d'organisations fascisantes et gerbantes. Après, chacun fait ce qu'il veut, mais l'intégrité défendue par certains risque d'en prendre un coup. Personnellement je n'ai jamais voulu ouvrir de compte Myspace, de même que je ne suis ni sur Facebook, ni sur Twitter, et, avec le recul, je me dis que j'ai bien fait, et que, par contre-coup, on n'est pas près de me voir sur ces réseaux dits sociaux qui ne sont rien d'autre que des pièges à cons (voir la récente affaire de licenciement d'employés d'Alten pour dénigrement de leur entreprise sur Facebook). Big Brother n'est déjà plus de la science-fiction, c'est devenu une réalité. Bon, ceci étant dit, passons aux choses sérieuses ! @@@ Je ne me souviens plus si je vous en ai déjà parlé (et j'ai la flemme de rechercher dans les archives), mais, depuis un peu plus d'un an, il y a une nouvelle asso

qui organise des concerts sur la moitié nord de l'Yonne (en gros entre Pont sur Yonne et Auxerre). Ca manquait, ça vient combler un vide sidéral, on ne peut donc que les soutenir. **PYHC** (pour Pont sur Yonne Hardcore) fait surtout dans le punk, le hardcore et le métal, mais pas seulement. Beussé et Laurent, les 2 boss du truc, ont des goûts musicaux assez éclectiques, et peuvent faire aussi dans le rock'n'roll ou le garage (voir plus si affinités ?). C'est souvent dans les bars de la région, mais aussi dans des salles plus grandes, comme un récent festival hardcore et métal sur 2 jours, ou des plateaux plus importants (et l'affiche **Tagada Jones - L'Esprit Du Clan** ça mérite bien un truc de la taille du Silex à Auxerre, salle en devenir). Sur leur site, y a la programmation bien sûr, mais aussi des chroniques disques et concerts (et pas seulement les leurs, bon esprit), ainsi qu'une présentation des principaux groupes du département. Bref, si vous êtes icaunais, c'est à mettre dans vos favoris, et si vous cherchez des plans concert dans le coin, ça vous le coup de les contacter : [www.pyhc.fr](http://www.pyhc.fr) @@@ Ca, c'est sûr, je vous en ai déjà touché 2 mots. Mais rien que pour le boulot d'activiste qu'abat le gars **Nasty Samy** (en sus de ses talents de musicien), il mérite bien que vous alliez faire un tour sur son site. Vous y apprendrez forcément quelque chose que vous ne connaissiez pas en faisant le tour de tous ses méfaits soniques : [www.likesunday.com](http://www.likesunday.com) @@@ **64 Dollar Question** est un groupe fin, classieux et racé. Si vous ne connaissez pas, ils ont mis 2 titres en téléchargement gratuit sur leur site. A consommer sans modération : [www.64dollarquestion.com](http://www.64dollarquestion.com) @@@ Ils ont un nom qu'**Alex De La Iglesia** ("Le jour de la bête", "800 balles") doit leur envier, ils pratiquent un stoner couillu, ils ont déjà sillonné l'Europe dans tous les sens, et pourtant ils sont français, ce sont **Los Disidentes Del Sucio Motel**, ils vous attendent au coin de la toile : [www.iddsm.com](http://www.iddsm.com) @@@ Le nouveau numéro de **Que vive le rock libre** est sorti cet été. A télécharger sur le site de **Trauma Social**. Au passage profitez-en pour jeter un oeil sur les prods du label et sur la liste de distro, des fois qu'il vous manque quelques cadeaux pour Noël. Et puis saluez **Zéric** de ma part, ou mieux, promettez-lui de lui payer une bière la prochaine fois que vous le verrez en concert, ça devrait lui agrémenter sa journée : <http://trauma-social.propagande.org> @@@ Vous ne connaissez pas encore la vie et l'oeuvre de l'australien **Simon Chainsaw** (comment est-ce possible ?) ? Rien n'est perdu. Direction le site du bonhomme et on reste bons amis : [www.simonchainsaw.com](http://www.simonchainsaw.com) @@@ A y est ! **Déviance** a enfin son site. Label, fanzine, radio, distro (marrant, ça me rappelle quelqu'un), le tout ouvertement catalogué punk. C'est du pointu : <http://steph.deviance.free.fr> @@@ **Ulysses** est un magazine japonais luxueux et pachydermique en terme de pagination, consacré au psyché-rock tendance 60's ou encore à l'acid-folk, pour simplifier. Si le mag papier est exclusivement en japonais (j'avoue, j'ai quelques lacunes dans la langue de **Kurosawa**), on peut en retrouver les articles sur le net, en nippon et, surtout, en anglais (nettement plus facile, pour moi en tout cas). Allez y faire un tour et augmentez les statistiques visiteurs frenchy : <http://ulyssesmagazine.blogspot.com> @@@ La graphiste **Taga** (elle est aussi la bassiste de **La Bonne la Brute le Truand**) a créé un petit personnage homonyme qui est un peu son double graphique. Personnage qu'elle décline sur tout un tas d'objets (t-shirts, porte-monnaies, badges, etc...). N'hésitez pas à lui passer une petite commande : [www.tagaland.com](http://www.tagaland.com) @@@ Décidément ça active toujours autant dans le petit monde du punk, comme chez **Slow Death**, label, distro et fanzine. Le site est un peu lourd à consulter, mais ça vaut la peine d'attendre un peu : [www.slow-death.org](http://www.slow-death.org) @@@ Une découverte récente pour moi, le groupe punk-rock mélodique hollandais **Antillectual**. Pour en savoir plus, un site plutôt agréable : [www.antillectual.com](http://www.antillectual.com) @@@ Presqu'un an et demi sans nouvelles de **Joyliner**, on les croyait disparus au champ d'honneur. Eh ben non, les voilà de retour, avec un nouvel album annoncé pour bientôt. Cool : [www.joyliner.com](http://www.joyliner.com) @@@ Pour l'instant 2 numéros seulement du fanzine **Another Day**, mais attention, c'est du pavé. Comme ce n'est pas toujours facile à trouver si on n'a pas un distributeur de proximité, il y a une possibilité de le télécharger en PDF sur le site. Y a aussi une petite distro punk pour le même prix : [www.anotherday.fr](http://www.anotherday.fr) @@@ Le label **Dirty Punk** vient lui aussi d'ouvrir sa boutique en ligne. Seul moyen de toucher un maximum de monde puisque les disquaires indépendants sont loin de pulluler dans notre beau pays. Il vous sera donc facile, désormais, de faire vos emplettes : [www.dirtypunk.fr](http://www.dirtypunk.fr) @@@ Les **Cadavres** n'en finissent plus de ressusciter, et ça fait 25 ans que ça dure. C'est **George Romero** qui doit être content, il n'aura pas oeuvré pour rien. Pour les voir bouger encore, et même commander leur dernier album live, une seule adresse (non, pas celle du cimetière le plus proche) : [www.lescadavres.wahost.org](http://www.lescadavres.wahost.org) @@@

Décrit comme un croisement entre les **Shangri Las** et les **Plasmatics** (ça va, entre les 2 y a de la place), **Shannon and the Clams** revendique surtout une belle culture de série B et de rock'n'roll dégénéré (il viennent ainsi de sortir un disque anti-Noël, dans un pays, les USA, qui a fait du tribute à **Santa Claus** un art à part entière, c'est plutôt bien vu) :

[www.shannonandtheclams.com](http://www.shannonandtheclams.com) @@@  
<http://members.tripod.com/~VAMPQ/index.html>

C'est bien la peine d'être déjà allé une paire de fois en Hongrie et en Roumanie et n'y avoir jamais rencontré un seul vampire. J'y ai pourtant scrupuleusement suivi les traces d'Elisabeth Bathory ou de Dracula, mais sans jamais en avoir entraperçu ne serait-ce qu'un bout de canine. Bon, heureusement, il reste Internet pour inviter quelque suceur de sang à vous rendre visite, voire même quelques **Vampire queens**, puisque c'est l'objet exclusif de ce site, américain ça va de soi, il n'y a qu'eux pour avoir des idées pareilles. Le principe était simple, chaque semaine était mise en ligne une nouvelle page présentant une de ces reines vampires. Le site a fonctionné de 1998 à 2001, et, depuis, plus rien... mais, s'il n'est plus mis à jour depuis près de 10 ans, il est toujours en ligne, ne boudons donc pas notre plaisir. Les reines vampires présentées ici sont souvent des actrices (avec photos d'archive), des écrivaines, ou des modèles, plus ou moins professionnelles, qui gravitent toutes dans un univers gothique, même si pas spécifiquement vampirique. Au hasard des pages vous croiserez donc la route de quelques beautés fatales comme Vampira, Elvira, Traci Lords, Darryl Hannah, Carolyn Jones (Morticia dans la première série de "La famille Addams"), Christina Ricci (la délicieuse Wednesday dans les films tirés de cette même série), Grace Jones, la chanteuse Diamanda Galas, Michèle Mercier (loin de son personnage d'Angélique) ou même, surprise, Gillian Anderson (la Scully des "X Files" qui, apparemment, aurait elle aussi donné dans la série Z horrifique à un moment de sa carrière, faut bien manger). Chacune de ces pages est souvent complétée d'un texte puisé chez des auteurs d'inspiration gothique (Bram Stoker, Poe, Baudelaire, Lord Byron, Anne Rice, Sheridan Le Fanu, Oscar Wilde), ce qui donne une petite touche culturelle à l'affaire. Autres pages intéressantes, celles consacrées à des dessins (en noir et blanc exclusivement, pour rester dans le ton, quoique, un peu de rouge, en la circonstance...) s'inspirant du même type de personnage. Sûrement pas le meilleur site de la toile, d'autant que, parfois, les photos auraient mérité une meilleure résolution, mais un petit truc bien agréable à regarder pour tuer un quart d'heure ou deux... Quitte à être chez les morts-vivants...



<http://www.chez.com/nounourscam/>

Et pourquoi les ours en peluche n'auraient-ils pas une vie comme vous et moi ? Hein ? Pourquoi ? C'est ce que s'est dit **Nounours**, du coup il a décidé de mettre en ligne son blog perso tout en images. On a donc quelques entrées sympathiques : "Nounours regarde MTV", "Nounours boit du thé", "Nounours vous regarde", "Nounours fait le poirier", "Nounours fait une pyramide de disquettes", "Nounours joue aux petites voitures", "Nounours fête Halloween" (voir photo), "Nounours a eu la fève", "Journée du patrimoine. Nounours visite la Tour Eiffel", "Nounours compte ses petits sous-sous", "Nounours se sèche les cheveux", etc... Quelquefois Nounours invite son copain Furby dans ses aventures ménagères. Et même, mieux que sur Facebook, Nounours a plein d'amis qui lui envoient leur photo. Vous aussi rejoignez Nounours sur son réseau social à lui, y a pas de raison. Personnellement j'adore ce genre de délire complètement surréaliste, rien que pour ça je me dis que ça



valait la peine d'inventer Internet.



#### askell.free.fr

A l'origine ce site était exclusivement dédié aux séries BD d'Arleston et Mourier, "Trolls de Troy" et "Les feux d'Askell", mais aujourd'hui les webmestres ont élargi leur propos à la BD en général, ce qui, évidemment, a sérieusement étoffé le sommaire. Si le monde de Troy reste au coeur du site (les différentes séries et tous leurs dérivés, comme le jeu de rôle, les jeux vidéo ou les statuettes), si le scénariste Arleston et le dessinateur Mourier ont toujours d'abondantes pages qui leur sont consacrés (avec de nombreuses reproductions graphiques notamment), il existe 2 autres gros pavés qui feront le bonheur des visiteurs, l'un consacré à d'autres séries particulièrement choisies (l'excellent "Blacksad", le désopilant "Joe Bar Team", les aventures modernes de "Largo Winch" ou de "XIII", les désormais cultes "Passagers du vent" et "La quête de l'oiseau du temps", le choupinet "Petit Spirou", ou la BD fleuve "Thorgal"), l'autre dévolu à quelques héroïnes majeures des récits illustrés (Cixi, Druuna, les filles de Manara, Kriss de Valnor, Laureline, Nâvis, Pelisse) qui viennent rejoindre leurs homologues sexy de Mourier lui-même. Chaque série est particulièrement bien présentée, avec un texte en décrivant le contexte et l'histoire, la description des principaux personnages, et parfois des liens vers Amazon et la FNAC s'il vous prenait l'envie compulsive d'acheter les albums sans tarder. A noter également une section un peu à part consacrée aux auteurs de BD plus érotiques, et une page dans laquelle les fans peuvent rendre hommage à leur guise au monde de Troy, qu'ils soient professionnels (Dany, Walthéry, Meynet, Varanda) ou amateurs (étonnant réservoir de moto customisé par



exemple). Ce site est un must pour tout amateur de BD qui se respecte.

#### <http://www.darkknight.ca>

Rien qu'à la lecture du nom de ce site vous aurez compris qu'il est consacré à **Batman**, le Chevalier Noir, le Justicier de Gotham City, à mon sens le meilleur personnage que les comics américains aient jamais engendré (quoique... Spawn, aussi...). Un site qui n'est pas américain, pour une fois, mais canadien. Notez que la différence n'est pas flagrante. Un site sobrement mais efficacement structuré, qui décortique l'univers créé par Bob Kane et développé par ses successeurs depuis plus de 70 ans maintenant. On trouvera ici une présentation succincte des principaux personnages gravitant autour de Batman, alliés et adversaires, chacun bénéficiant d'une fiche de présentation simple, claire et concise, avec un petit portrait dessiné pour parfaire la chose. Le site passe ensuite en revue les différents magazines consacrés au héros, dans leurs éditions US s'entend, de "Detective comics" à "Batman chronicles" en passant par "Shadow of the bat", sans oublier les revues spécifiques dans lesquelles officient Robin, Catwoman ou Nightwing. Un site consacré à la BD, quelle qu'elle soit, ne serait pas complet sans une galerie d'images. Il y en a évidemment plusieurs ici, mais aucune ne reprend de dessin "officiel" (question de droits), ne proposant que des illustrations postées par des visiteurs. Du coup, c'est assez inégal comme qualité graphique, mais, au moins, ça a le mérite de l'originalité. La page de liens est monstrueuse, j'ai préféré ne pas compter, mais il y en a une palanquée. Faut dire que le sujet passionne toujours autant. Ça ne révolutionne pas le genre, mais c'est une bonne introduction au personnage et à son monde si vous n'en êtes pas un familier.



#### DOBERMANN CULT : Cursed to be... (CD, Mass Productions)

Pas calmés d'un iota les suédois de Dobermann Cult. Les disques tombent comme feuilles en automne, les concerts s'additionnent comme milliards dans les caisses des banques, les années s'empilent comme déchets toxiques dans les décharges sauvages napolitaines, mais tout cela ne change rien à l'attitude violemment hardcore de Dobermann Cult. Leur musique ne souffre toujours d'aucune faiblesse sonore, ça ne baisse toujours pas en régime, ça ne ralentit même pas pour une "Lovesong" qu'on découvre amusé dans le track-listing (ah ouais, en fait c'est pour vanter les mérites de quelques musiques de chambre ayant bercé l'enfance de nos 5 lascars, du punk au thrash en passant par toutes les variantes intermédiaires), ça ne vous fait pas les yeux doux pour vous vendre le bouzin, ça ne se compromet toujours pas politiquement parlant ("Tyrant Rule Inc.", "Under construction", "Lord of the flies", "Reap the whirlwind", "Un-american dream", "The government", Dobermann Cult ne sont définitivement pas du côté des pourris et des salauds), ça n'est pas coté en bourse (sauf à celle jugeant de la valeur de l'énergie scénique et de la puissance du flot de décibels), ça ne tend pas l'autre joue ni ne se soumet à des valeurs éculées, ça n'a pas d'incidence sur le réchauffement climatique (à part celui de votre lecteur CD qui risque de fondre un peu trop intempestivement si vous n'y prenez garde, ce qui, somme toute, ne serait qu'une mort bien naturelle), ça ne touche pas de rétro-commission albanopakistanaise sur la vente d'une quelconque navette spatiale, ça ne plaît toujours pas à la ménagère de moins de 50 ans (et c'est heureux), ça n'enfoncé pas de portes ouvertes (ça préfère défoncer celles, trop fermées, de l'intolérance et du fascisme d'un autre âge). Bref ça aboie et ça mord avec toujours autant d'efficacité, et ce disque a la couleur du sang.

GLAD TO BE  
CURSED



**16KAT : Putain la galère ! (CD, Kebra's Records)**

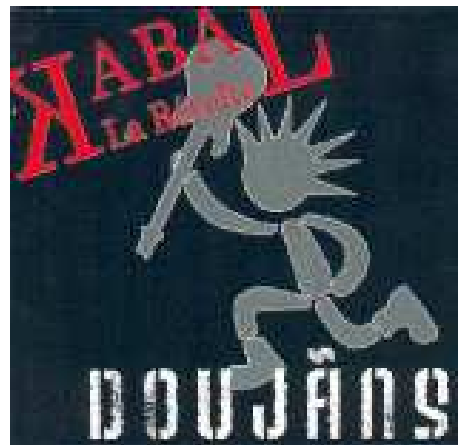
Ah ben oui les mecs, le rock'n'roll c'est plus de galères que de tapis rouges, fallait vous renseigner avant, et prendre macramé pour occuper vos soirées. Ne venez pas vous plaindre ! Même si vos jérémiades nous donnent un putain de disque de la mort qui tue sa mère (ou sa race, ça dépend) ! Merde ! Me voilà à parler comme vous avec vos conneries ! C'est contagieux on dirait ! Bon, sinon, 16Kat, c'est pas compliqué, c'est du punk'n'roll tendance Cadillac en maraude sur bitume fondant, tendance petite culotte de coton blanc apparaissant furtivement sous une jupe badine, tendance sucre en poudre à la petite cuillère chauffée à blanc, tendance 220 volts et 130 décibels en prise directe sur le transformateur du coin, tendance aujourd'hui la cité demain le monde. Ouais, parce que 16Kat ils n'hésitent pas à refaire leur "Today your love, tomorrow the world", en français dans le texte qui plus est, et ça c'est carrément pour le glamour parce qu'on ne peut pas dire que les paroles des Ramones, même pour le plus mauvais de la classe en anglais, ce soit du domaine de l'impossible. Ben non, eux le font donc dans la langue des Shériff, et le pire c'est que ça fonctionne fièrement bien, foutre dieu ! Font d'ailleurs une fixette sur les faux frangins perfecto-frange sur les yeux-jeans troués-Converse (vous me direz, sont pas les seuls, et loin de moi l'idée de les en blamer) puisqu'un autre de leurs titres s'appelle tout simplement "Deedee". Et puisqu'on en est aux hommages revendiqués, signalons également leur petit tribute à Dominique Laboubée (des Dogs est-il besoin de le rappeler aux petits cons de rappeurs qui se seraient égarés à la lecture de cette feuille de chou) via un "Trop de classe" révérencieux, clin d'oeil évident au "Too much class for the neighbourhood" des Chiens rouennais mais traité façon "Here comes my baby", donc nettement plus punky que classy. Vous l'aurez compris, les strasbourgeois se branlent comme de leur première pipe d'écrire le prochain opéra-rock ultime, eux c'est plutôt dans l'orgasme et l'éjaculatoire qu'ils donnent de leur personne (y a pas un titre de plus de 2 minutes 30 dans cette fusillade jousive et pétaradante). La preuve, c'est que les 9 titres originaux de cet album faisaient tellement chiche, perdus sur un CD entier, qu'ils leur ont adjoint les 5 de leur deuxième mini, "Pas résigné", sorti en 2008, ce qui tombe bien puisque les primes efforts de 16Kat étant passés inaperçus de nos informateurs les plus pointus (je me demande bien à quoi je les paye ceux-là) on en découvre donc une partie ici. Finalement, on a connu pire comme galère, hein les gars ? Du coup, vos pleurnicheries, là, faudrait voir à pas trop en faire... Ca risquerait de devenir indécent... Allez, le prochain vous l'appellez "Putain c'est vachement bien d'être une rock-star !" On ne se laisse pas abattre, on est positive...

**BRAINDEAD : Weapons of the weak (CD, Dirty Faces/Mass Productions/Pumpkin Records/5 Feet Under Records/Rumble Fish)**

Ne croyez pas Braindead quand ils essaient de vous persuader que leur encéphalogramme est aussi plat que celui d'un sympathisant FN ou UMP (ouais, je sais, c'est les mêmes, mais ça ne mange pas de pain de le rappeler de temps en temps), c'est que des menteries tout ça. Les mecs seraient même plutôt mieux dotés que la moyenne côté cortex cérébral et pouvoir cognitif. A preuve leur punk-rock qui pose les questions qui vous gratouillent là où ça fait mal. Qu'ils revendiquent leur côté vegan ("It won't be drawn"), qu'ils dénoncent les errances perverses des religions dites "organisées" ("To you, the answer is no", et ces derniers temps on peut dire qu'on a été servi en matière de déviances religieuses), qu'ils combattent à leur manière le capitalisme sauvage et le libéralisme sans foi ni loi ("Slash and burn"), qu'ils affirment haut et fort qu'ils ne laisseront jamais tomber et qu'ils seront toujours en première ligne dès lors qu'il faudra s'opposer à n'importe quel dictature étatique ou supra-étatique ("Coming to terms", "One track mind"), ou qu'ils mettent en lumière l'hypocrisie politique de l'écologiquement correct ("Pointing fingers", "Keep your delusion alive") on ne peut pas dire que le trio allemand fasse fi de ses capacités intellectuelles pour faire passer son message. D'autant que, pour ce faire, ils chantent en anglais, langue évidemment plus accessible pour une communication élargie. Musicalement Braindead fait dans un punk-rock à forte connotation hardcore, avec de larges rasades ska-punk hautement énergétiques, voire de reggae-dub-punk bon teint comme les instrumentaux "Scream when you burn" et "Bright lights, dirty dubs". Réfléchir en se prenant une bonne claque punk, une certaine idée du bonheur ?

**KABAL LA REVOLTE : Doujāns (CD, Mass Productions/FFC Production/Rusty Knife/Appel Aux Luites/ Rural Muzik) LAZY DOLL FACTICE : Le règne de l'humanité (CD, Karameikos/Vicking)**

Nom d'un korrigan ! Y avait longtemps qu'on n'avait pas vu un groupe à crête comme ces bretons. Depuis quelque chose comme Mass Murderers ou Néophyte. Pas des noms en l'air non plus d'ailleurs, puisque, quelque part, on peut retrouver un peu de ces 2 groupes dans Kabal La Révolte. Un bon gros punk's not dead des familles, "à l'anglaise", c'est-à-dire avec supplément de bourrinades guitaristiques, de chants raclés du fond du duodénum et passés au laminage houblonné, de tempi (pluriel de tempo, j'y peux rien, j'ai quelques lettres) en manque de régulateur de vitesse. C'est pas qu'ils soient méchants, c'est juste qu'ils sont énervés par le monde qui les (nous) entoure. Et ça les titille de balancer toute cette rage en textes coups de poing. Pas les premiers, mais comme le changement tarde à pointer le bout de son nez, on se voit contraint d'en remettre des couches et des couches. Donc, oui, Kabal La Révolte s'en prend, en vrac, au scandale des mal logés ou des RMListes ("Les sans foyer", "14 euros"), à un pan de notre histoire toujours pas assumée collectivement ("Algérie 62"), à quelques ordures politiciennes, De Villiers ("Royaliste") ou Sarkozy ("No Sarko") en tête, mais il y en a tellement, à la maltraitance domestique ("Sa main dans ta gueule"), à la pollution insidieuse ("Une chanson verte"). En breton, "Doujāns" ça veut dire "Respect", tout un symbole que Kabal La Révolte veut afficher sur ce premier album. Plus au sud, du côté du Vaucluse, Lazy Doll Factice donne dans la même niche écologique. Heureusement qu'un bon millier de kilomètres sépare ces 2 groupes, parce que vous savez ce que c'est, les grands prédateurs n'aiment pas trop partager les mêmes terrains de chasse. Lazy Doll Factice est un poil plus punk 77 dans l'esprit, avec parfois une pointe d'accent street pour marquer sa différence. Mais les guitares s'expriment avec la même faconde brutale et hargneuse, et les thèmes d'inspiration sont loin de décrire un monde idéalisé où tout ne serait que luxe, calme et volupté ("J'aime pas", "Mal de vivre", "Flicaille", "Y en a marre", "Révolte toi"), tout en prenant un peu de hauteur philosophique ("Le règne de l'humanité", "Les portes de l'enfer") comme pour rentabiliser quelques années de figures imposées lycéennes. Faut bien que le bac serve à quelque chose, à défaut de trouver du boulot.

**La MEUTE : Pour avoir la moëlle il faut ronger l'os ! (CD, Trauma Social/Karameikos/Has Been Mental/Kanivo Chaos)**

Dans la grande tradition des groupes punk français politisés, militants et combatifs, la Meute, depuis 10 ans maintenant, nous balance un street-punk efficace, rentre-dedans et sans compromission. Un chant féminin, ou mixte, qui nous ramène vers Heyoka, la Fraction ou Attentat Sonore par exemple, et un groupe qui tronçonne ses guitares comme on investit une rue un jour de manif, avec la fougue de l'instant présent et la détermination de faire bouger le curseur de la revendication pour, enfin, un jour, peut-être, réussir à faire vaciller un pouvoir bouffi d'orgueil et de suffisance, plombé de principes mercantiles et d'indifférence ostensible, rongé d'arrivisme et de prétention. Ouais, on peut rêver, c'est pas encore interdit. La Meute, donc, s'attaque à tout ce qui la menace, se défend crocs et griffes et fait face à l'adversité avec l'instinct farouche et sauvage du prédateur acculé, n'ayant plus rien à perdre. Tout ça déboule telle une marée implacable, se répand telle une contagion intellectuelle consciente et essentielle, piétine allègrement le sentier trop bien balisé des certitudes et des conformismes d'une société sous Prozac et anxiolytiques, à grands renforts de textes fleuves (et diablement bien tournés) posés sur des titres à l'urgence punk viscéralement chevillée au corps.

**VIVE LE PUNK (DVD, Mass Productions)**  
**MASS PROD - SAMPLER 2010 (CD, Mass Productions)**

Même si Mass Prod n'a plus franchement besoin de se présenter, le label n'en a pas moins gardé cette volonté de sortir des productions faisant un large tour d'horizon des groupes maison (ou voisins proches). A l'approche de Noël c'est donc un DVD et un CD qui font office de cadeaux potentiels, selon que vous vouliez les images... ou pas.

Côté DVD on a donc le témoignage sonore et visuel du festival "Vive le punk" qui s'est tenu le 13 juillet 2009 au Bacardi, à Callac (Côtes d'Armor, ça c'est pour vous faire réviser votre géographie). 10 groupes en images animées (Schnider Sect, annoncé au recto de la jaquette, n'a en fait droit qu'à une photo sérigraphiée sur le DVD lui-même, et Svahn n'est présent qu'en photos et avec un titre studio pour illustrer les crédits et les remerciements du générique de fin), qui apparaissent, j'imagine, dans l'ordre où ils ont joué ce jour-là. Les 2 premiers, Attentat Sonore et Burn At All, sont captés en extérieur et l'après-midi. Le moins que l'on puisse dire c'est que le plein air dessert pas mal les groupes au niveau du son, qui fluctue au gré des changements de plans, puisqu'il doit être pris directement par les différentes caméras. Pareil pour les images, les groupes étant filmés depuis le public et pas devant la scène, les spectateurs (pourtant pas hyper nombreux) bouchent souvent le champ de vision. C'est ballot, d'autant que, durant le générique d'ouverture, on voit d'autres plans où les groupes sont mieux mis en évidence. C'est particulièrement vrai pour Attentat Sonore, moins pour Burn At All, qui sont, par contre, moins bien lotis niveau son. Le point positif c'est qu'on capte bien l'ambiance d'un festival punk. Faut voir le bon côté des choses. Avec les suédois de Makabert Fynd on passe en intérieur, et on y restera jusqu'au bout. Conséquence, le son, globalement, y est meilleur, et les plans, grâce à des caméras mieux placées et plus nombreuses, font la part des choses entre groupes et public, plus professionnel quoi. Makabert Fynd c'est du hardcore avec 2 chanteurs survoltés. La séquence qui leur est consacrée dure moins de 6 minutes et ils trouvent le moyen d'y caser 4 titres. Ca ne rigole pas. Suivent les hollandais de Fleas & Lice, toujours à 2 voix, mais mixtes cette fois, et avec 2 guitares, ce qui fait d'eux le groupe le plus imposant du festival, numériquement parlant, au service d'un hardcore full contact qui laisse des traces. Notons que le chanteur mâle est nu-pieds, ce qui me fait craindre pour ses arpions à chaque fois que quelqu'un monte sur scène avec ses Docs pour un slam exubérant. Y en a qui aiment vivre dangereusement. Avec les brésiliens d'Agrotoxico on commence à taper dans le bois dur (même si les précédents c'était quand même pas du contreplaqué non plus). Adeptes d'un hardcore oldschool sans concession ils font grimper la température d'une bonne dizaine de degrés, même douilletement assis dans mon canapé je l'ai senti, alors dans la salle... Dans la fosse le pogo devient plus animé avec un public plus compact. Ensuite, les allemands de Rawside dynamitent un punk ultra agressif, le tout sous des lights épileptiques. Seconds représentants de la coopération brésiliano-rennaise, et poids lourds du label (au propre comme au figuré, personnellement, le chanteur, j'irai pas le défier au bras de fer, ou alors faut le prendre en fin de soirée, bien bourré et avec 40 de fièvre, pour avoir une petite chance de faire illusion), Ratos De Porao et leur speed hardcore, parfois limite screamo, plus rapide que Bip Bip et Speedy Gonzalès en lutte pour le titre de bouffeur de poussière de la décennie. Où l'on apprend qu'il y a même du public au balcon du Bacardi, bien que l'histoire ne dise pas s'il leur a suffi d'agiter leurs chaînes et leurs clous pour faire du bruit (ouais, 30 piges que le père Lennon a fait une indigestion de plomb, j'ai le clavier nostalgique ce soir). Dans le pit ça devient pire que chez Tati le premier jour des soldes, le chanteur parvient à hurler ses textes tout en mitraillant le public de son Instamatic, et le bassiste est plus insaisissable qu'une puce atteinte de Parkinson. Avec ces autres poids lourds que sont les vétérans anglais de Varukers on ne peut pas dire que la cadence se ralentisse où que le thermomètre se rafraîchisse. Faut dire que leur cockney-punk prolo de proximité parle directement à une foule qui commence à ressembler à un banc de sardines en boîte, d'autant que le chanteur a une petite attention pour les veinards qui ne travailleront pas le lendemain pour cause de jour férié. Même si les anglais ont aussi décapité (à la hache eux, moins raffiné que notre brave guillotine) quelques-uns de leurs souverains, ils n'en ont pas fait de bank holidays pour autant. Tant pis pour eux. Suivent les dijonnais d'Heyoka, pas des tous jeunes non plus, et leur street-punk presque guilleret après tous les bourrins qui les ont précédés. Le chant (féminin) volontaire, les chœurs limpides, les refrains fédérateurs ("El pueblo unido"), ce sont eux qui bénéficient de la séquence la plus longue de tout le DVD (près de 20 minutes), reprise d'Angelic Upstarts incluse. Et

pour conclure, une séquence un peu frustrante puisque les Vilains Clowns, captés au tout début de leur set, n'ont qu'à peine le temps de défourailler leurs 2 premiers titres avant de tirer leur révérence. Raahhh !!! On se consolera avec le DVD que les Skalopards leur ont consacré il y a 2-3 ans. On est loin ici de la Haute Définition et du son numérique 96 pistes, le montage est parfois abrupt, mais une chose est sûre, on sent bien la sueur et la bière qui suintaient de partout dans la salle. Ce DVD est punk dans l'esprit comme à la lettre, et c'est une efficace séance de rattrapage pour ceux qui n'étaient pas présents ce jour-là (je ne leur jette pas la pierre, j'étais absent moi aussi, s'il faut un mot d'excuse, j'ai ça en stock, pas de problème).

Pour ce qui est du sampler 2010, c'est, comme les autres années, une superbe carte de visite pour le label, avec pas moins de 28 groupes au programme (en tassant un peu on pouvait aller jusqu'à 30, il y a encore un peu de temps libre). On ne va pas balancer tous les noms (achetez le disque, ça ira plus vite), mais on citera en vrac le Prince Ringard, Kabal La Révolte, the Capaces (implacable révélation brésilienne avec un excellent album à la clé), Inner Terrestrials, Blackfire, Attentat Sonore, Varukers, the Last Fuckin' Delight, Ze Roll Zealotz, Dobermann Cult, Rejected, Hellscrack (tiens les revoilà, cool), This System Kills, Dezes, Devotos, Six 8, Fiction Romance, Charly's Angels (la bise les filles, ça fait longtemps) ou Gilbert et ses Problèmes. Les crédits sont réduits au minimum (voire moins, y a même pas les titres des morceaux), mais, en revanche, les 6 volets du digipack ouvrant sont pleins à craquer de photos, celles des groupes évidemment, mais aussi de toute la raïa Mass Prod, le genre de petite attention qui fait toujours plaisir et qui explique pourquoi les bénévoles du label et de l'organisation de concerts sont toujours aussi nombreux et fidèles au poste, ils se sentent bien dans ce collectif. Bon, d'accord, y a aussi la musique, mais quand même... Y a des jours où je regrette de ne pas être rennais...

